

"MITCH" HEPBURN, L'ANE DE BURIDAN

Mis en face de Mackenzie King, il ne sait plus s'il doit être conscriptionniste ou anti, pro-Manion ou pro-Bennett, whig ou tory. — Ses amis le colonel Drew et LeGoblet Duplessis vont-ils l'éclairer comme le fut autrefois l'âne de Balaam?

(Dépêche spéciale à "L'Autorité")

Ottawa, 3. — L'homme le plus embêté de la décision subite prise par M. Mackenzie King, d'en appeler à l'électorat du Dominion sur sa politique de guerre, est sans conteste l'exploisif "Mitch" Hepburn. A l'entendre, M. Mackenzie King était un premier ministre tout à fait incapable de prendre la mouche, d'adopter une prompt décision dans un sens ou dans l'autre. Et voilà qu'au contraire, celui qu'il appelait, ou n'était pas loin d'appeler une hûtre, se fâche tout rouge et déclenche en cinq secs des élections générales.

Estomaqué, M. Hepburn, au lieu de prendre une décision immédiate, comme il avait fait à la Législature ontarienne, en faisant voter sans avis préalable sa motion de censure, demanda trois jours avant de se prononcer. Il a ouvert la bouche, mais c'était pour dire une sottise. A l'en croire, il faudrait assimiler la manoeuvre de M. King à celle du capitaine Langsdorf, commandant du "Graf Spee", ce cuirassé de poche allemand sabordé près du port de Montevideo. C'est bien tout le contraire! M. King eût sabordé son navire en capitulant devant les exigences de ces politiciens qui réclamaient à cor et à cri un cabinet de coalition, afin d'y faire entrer leurs créatures, comme l'eau de l'Atlantique pénétra à torrents dans les flancs du "Graf Spee". Au lieu de cela, il fonce sur ses adversaires, le pavillon libéral cloué au mât, et cela ne ressemble nullement à un sabordage, à moins de voir par les yeux défectifs du pygmée ontarien.

La manoeuvre de "Mitch" Hepburn, du colonel Drew, du "Globe & Mail" de Toronto, du "Journal" d'Ottawa, etc., paraît aujourd'hui comme le jour. Leur ambition est de faire entrer dans le cabinet de "cerveaux" que M. Manion promet de former après son "arrivée au pouvoir" des brasseurs d'affaires sans scrupules, du genre de ceux que nous eûmes de 1914 à 1918.

Souvenons-nous des scandales qui se déroulèrent alors: un Sam Hughes, ministre de la Milice, se servant de sa secrétaire et d'autres personnages de son entourage pour vendre des pelles inutilisables, des harnais pourris, des couvertures miteuses, des chaussures trouées, des carabines démodées à son propre département, pour des millions et des millions de dollars, au risque de faire périr de misère nos soldats épargnés par le feu de l'ennemi; un sir Joseph Flavelle, surnommé le "roi des cochons", édifiait une fortune de cinq à six millions dans la vente du bacon et du lard salé; enfin d'autres "sirs" et "honorables" qui récoltèrent des titres ou des billets de banque dans ce cloaque de boue et de sang, et dont le plus illustre fut lord Atholstan, le plus grand impérialiste de nos impérialistes. Souvenons-nous de la guerre qui nous coûta 2 milliards, dont 1 milliard en dilapidation.

"MITCH" ET L'ANE DE BURIDAN

A moins d'adopter une attitude décisive en passant avec armes et bagages aux torres, "Mitch" se trouve dans la peu enviable position de l'âne de Buridan, lequel hésitait sur la route à prendre. S'il rompt ouvertement des lances, au cours de la campagne, avec M. Mackenzie King, sera-t-il suivi par la majorité de ses partisans, dont 26 seulement sur 65 votèrent en faveur de sa motion de censure? La plupart entretiennent des relations étroites avec les députés libéraux aux Communes, les uns et les autres étant appuyés, comme dans les autres provinces, par la même organisation. Il a cru plus sage de déclarer que chacun était libre d'agir à sa guise, ce qui lui évitera peut-être l'obligation de démissionner, advenant la défaite de ses nouveaux amis Manion et Drew.

Le colonel Fracasse Drew ne se trouve pas dans une position plus brillante, à la suite du coup de tonnerre de M. King. Il aurait préféré que celui-ci, à l'instar du Capitaine Langsdorf, du "Graf Spee", opérât une prudente et honteuse retraite devant ses agresseurs. M. King acceptant aussitôt la lutte, le belliqueux militaire devra déclarer sans ambages s'il est pour ou contre la conscription, cette conscription dont celui qui est aujourd'hui son chef, M. Manion, s'est déclaré l'adversaire. Voyez-vous M. Drew apôtre de la conscription dans l'Ontario et les provinces de l'Ouest, et M. Manion ennemi de la conscription dans le Québec et les Provinces Maritimes? En cas de succès, il est vrai, et sans conscription sur les hustings, le colonel et ses acolytes se réservent de rappeler d'Angleterre M. Bennett pour le placer au-dessus de Manion avec charge d'imposer le service obligatoire. Quel machiavélisme.

ET LE MACHIAVELISME DUPLESSIS?

Le parti libéral se trouve placé en position fort plus avantageuse du fait qu'il peut présenter un front solidement

(suite à la page 2)

"Il n'y a qu'une autorité supérieure à celle du Parlement: c'est le peuple"

Paroles du premier ministre King aux Communes.

"J'espère que les honorables membres de cette Chambre comprendront que l'appel au peuple que je propose en ce moment n'est pas fait dans le but de prolonger le mandat de mes collègues ni le mien; il est fait pour permettre au peuple de ce pays de désigner ceux qu'il veut au pouvoir pendant cette période critique..."

"Il n'y a qu'une autorité supérieure à celle du Parlement: c'est le peuple... Tout comme j'étais disposé à m'en remettre au Parlement pour prendre une décision entre la paix ou la guerre, ainsi je suis prêt à me confier au peuple, résolu à respecter sa décision, au sujet de ce que le gouvernement doit faire durant les années de guerre..."

Vers le triomphe libéral



Un journaliste parisien, qui est allé rendre visite au corps expéditionnaire canadien à Aldershot, rapporte que les volontaires du Québec ne se sont pas enrôlés afin de combattre pour l'Empire, la démocratie ou la liberté, mais pour exterminer l'Anti-Christ, qu'eux voient sous les traits d'Hitler. Selon M. Sauverin, le scribe en question, nos "Canadiens" ne comprendraient rien au sens laïque de la guerre. Ce serait pour eux une question toute religieuse, une croisade renouvelée des temps les plus recules du Moyen Age. Ce que les journalistes étrangers ont une drôle de façon de nous observer tout de même! Ou bien prétendons-nous par nos paroles et nos actions à tant de ridicules?

Pendant le dernier discours de M. Churchill, à Manchester, il se trouva deux fascistes pour l'interrompre en criant: "Vive Oswald Mosley". Si ces deux hommes avaient troublé une assemblée d'Hitler, à Berlin ou Nuremberg, par le cri de: "Vive Churchill", on peut être sûr qu'ils ne seraient pas sortis "méchamment" de la réunion naziste. Les deux énergumènes de Manchester s'en tirèrent indemnes, après être sortis seulement un peu plus vite qu'ils n'auraient voulu. Décidément mieux vaut encore vivre dans les pays démocratiques, fût-on fasciste, que dans les pays fascistes, fût-on démocrate. Adrien Arcand est à même de s'en rendre compte, sinon de le reconnaître.

Aux beaux jours de ce sous-Fouquier, son acolyte, Jos. Ménard, a-t-il mené un soir à la section saint-jean-baptiste Côme-Cherrier et proposait tout de go que notre Société nationale mobilisât un bataillon canadien-français, à ses propres frais, et l'envoyât sur la côte de l'Atlantique, afin d'empêcher le débarquement des réfugiés juifs chassés d'Europe par les nazis. En toute justice pour la section Côme-Cherrier, nous devons reconnaître qu'elle laissa cette motion sur la table et ne la considéra jamais, nonobstant l'assertion contraire d'un loustic du "Canada". La Société Saint-Jean-Baptiste est à décider assez du mouton sans se charger des "surannes" fascistes.

Notre excellent ténor Rodolphe Plamondon est décédé à l'hôpital après avoir végété une douzaine d'années dans notre ville, depuis son retour d'Europe, où il avait remporté des succès flatteurs, particulièrement à Paris. C'est le sort ordinaire de nos artistes lyriques et autres, de même que de nos auteurs, de mener une vie misérable sur les bords du Saint-Laurent. Et nous nous qualifions de Latins. Oh! ma mère, ma bonne mère! s'écrierait, s'il entendait cela, l'auteur de cinéma Fernandel avec son accent marseillais.

On a évoqué cette semaine le soixantième anniversaire d'"O Canada". Personne ne contestera que la mélodie de Calixa Lavallée soit magnifique, mais il est loin d'en être ainsi du poème de Sir Basile Routhier, qui était un pauvre écrivain. Sir Basile alla un jour faire visite au grand écrivain français Anatole France, à Paris, et celui-ci, rappelant cette rencontre à feu Jules Fournier, l'un de nos meilleurs écrivains, dit: "Ce juge Routhier, Rou...hier, je ne me rappelle plus bien son nom, mais je me rappelle fort bien, monsieur, que c'était un fier imbécile!" Il faudra nécessairement remanier quelque peu les vers de Sir Basile pour faire d'"O Canada" un véritable hymne national.

VULCAIN.

Le sénateur J. F. Fafard

Député d'abord de L'Islet et ensuite de Montmagny-L'Islet sans interruption depuis 22 ans, M. J. F. Fafard, arpenteur géomètre, a recueilli la récompense due à ses brillants états de service, en étant nommé sénateur, l'un des postes les plus élevés auxquels un homme puisse espérer.

Membre de l'Association Parlementaire de l'Empire, il fut l'un des délégués canadiens à l'Assemblée de cette association en Afrique-Sud vers 1924. Il fut aux Communes canadiennes un débiteur redoutable.

Appartenant à une vieille famille canadienne fort distinguée, lui-même très gentilhomme, c'est une acquisition pour notre Chambre Haute. G. L.

En quoi la dissolution du Parlement fédéral est justifiée par le bon sens, la constitution et le respect du peuple canadien. — King jouit de la confiance de l'électorat qui va la lui continuer.

Le sort en est jeté! Nous aurons des élections fédérales en fin de mars prochain. C'est à la date du 26 mars que les électeurs du Dominion seront appelés à se rendre aux bureaux de scrutin pour se choisir un nouveau gouvernement.

Il semble ne faire de doute pour bien peu de gens au courant de l'opinion publique et de la chose politique que le gouvernement King sera rappelé au timon des affaires. La dissolution subite des Chambres n'a pas été agréable à tout le monde, c'est évident. Elle ne fait pas l'affaire de l'Opposition qui voudrait engager un grand débat sur le parquet de la Chambre et critiquer la façon dont l'honorable M. King a engagé le Canada dans la guerre mondiale et les différentes mesures qu'il a adoptées depuis lors.

L'honorable M. King et ses ministres ont jugé bon de placer immédiatement le débat devant le peuple qui est, en définitive, le maître suprême et le juge en dernier ressort. A quoi bon deux débats, l'un devant les Chambres et l'autre devant le peuple? Car, en somme, il fallait l'appel au peuple, immédiatement après la dissolution du Parlement, le temps d'office du gouvernement étant terminé. Mais voilà d'où vient la mauvaise humeur de l'Opposition. M. Manion voulait la formation d'un cabinet d'union, comme en 1917, et M. King n'en veut pas. Car M. King sait bien toute la signification de cette union voulue par M. Manion: dépenses exagérées, participation à outrance du Canada à la guerre, contrats plantureux, fusion des chemins de fer et service militaire obligatoire!

Un gouvernement d'union, c'est une administration sans frein, sans opposition. C'est la bride sur le cou aux ministres qui gouvernent. C'est l'absence de toute critique, l'établissement de la dictature. Et l'on sait par expérience, ceux d'entre nous qui ont vécu la période de 1914 à 1917, ce que nous a valu ce gouvernement d'union, sentine de rapine, de vol et d'exploitation. Notre pays gémit encore sous le joug d'une dette écrasante dont la moitié a servi à payer les pots-de-vin et à enrichir les exploités du peuple canadien.

M. King ne veut pas de cette forme de gouvernement. Conscient de ses responsabilités et respectueux des principes d'une démocratie où le sort des hommes politiques et le règlement des grandes questions nationales dépendent de la volonté populaire, il a jugé qu'il valait mieux avancer quelque peu la date d'une élection et demander au peuple s'il est prêt à lui continuer sa confiance ou à remettre en d'autres mains le sort de la nation. Cette élection a même un sens plus précis.

Le premier ministre ne le cache pas, l'élection du 26 mars rendue nécessaire par l'expiration du terme statutaire du Parlement a pour objet de fournir aux Canadiens l'occasion de rejeter ou d'adopter les accusations d'incompétence et de mollesse portées par le gouvernement provincial d'Ontario contre l'administration fédérale pour ce qui a trait à la participation à la guerre. En d'autres termes, le peuple du Canada aura à se prononcer entre la politique du gouvernement King — participation du Canada proportionnée à ses moyens, à ses ressources, faite librement, sans service militaire obligatoire — ou politique de M. Manion et de M. Bennett, la plongée totale, absolue dans le gouffre de l'impérialisme et de la ruine de notre pays. De cela, nous n'en sommes pas, nous n'en serons jamais.

L'attitude du premier ministre est donc courageuse et logique. Elle montre que le leader libéral ne craint pas le jugement du peuple, qu'il acceptera son verdict avec sérénité et confiance et qu'il poursuivra sa politique nationale et patriotique, fort de l'appui de toute la nation.

Le gouvernement King présente au peuple un groupe d'hommes connus et expérimentés, un ensemble uni et solide, un élément véritablement national, jouissant de la confiance populaire et désireux de coopérer avec l'Empire, dans la mesure de nos ressources et de nos forces.

(Suite à la page 4)

Un discours historique

Voici le texte du discours du Trône lu à la rentrée des Chambres, par Lord Tweedsmuir, le gouverneur général:

"Honorables membres du Sénat. Membres de la Chambre des Communes.

"Depuis la session spéciale, mes ministres ont travaillé sans relâche à l'organisation et à la direction de l'effort de guerre du Canada. Le gouvernement s'est tenu en contact étroit avec le gouvernement du Royaume-Uni et a pris les mesures jugées les plus propres à servir la cause commune.

"Les diverses divisions de nos forces militaires ont agi avec vigueur en vue d'assurer la sécurité et la défense du Canada, de même que la collaboration avec les armées alliées de terre, de mer et d'air.

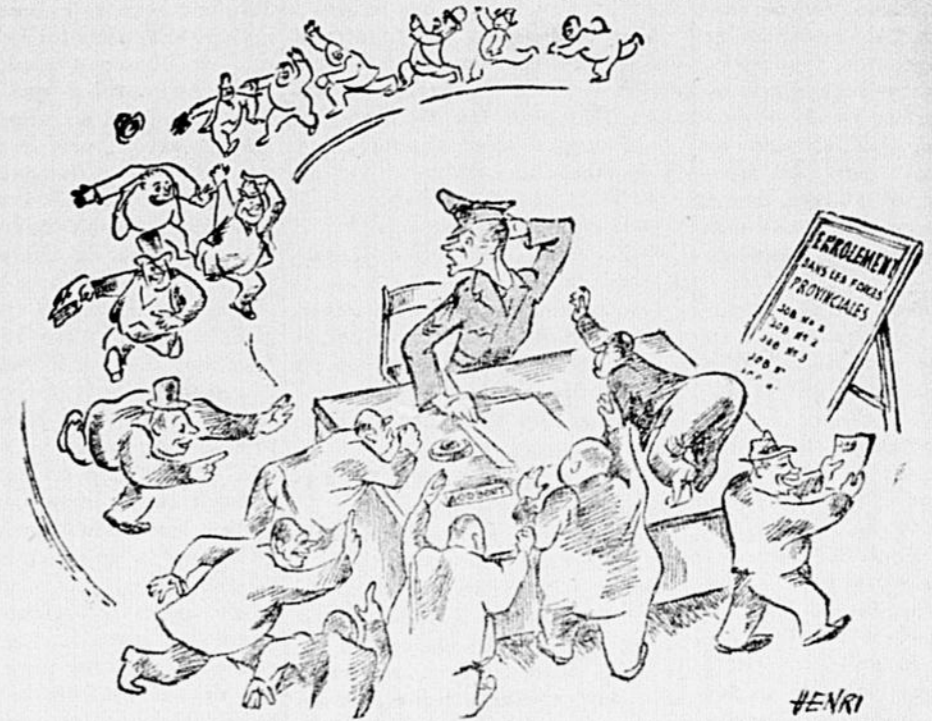
"En vue de la conduite effective de la guerre, nous poursuivons activement la mobilisation des ressources industrielles, financières et autres du pays, ainsi que la coordination de toutes les initiatives de guerre. On a donné une direction efficace à la production et à la vente des denrées agricoles ou des autres produits primaires, et des mesures sont intervenues pour prévenir toute hausse illicite, à la faveur de la guerre, dans le prix des aliments, du combustible et des autres denrées nécessaires à l'existence.

"Depuis votre dernière réunion, la nature du conflit dans lequel le Canada est engagé s'est précisée de plus en plus à mesure que se déroulaient les hostilités. Les nations cherchant l'indépendance et l'idéal démocratiques voient leur existence même menacée par les éléments d'une implacable agression qui cherchent à dominer le genre humain par la terreur et la violence. Le peuple canadien a manifesté sa détermination de participer avec la Grande-Bretagne et la France, dans toute la mesure de ses forces, à la défense de la liberté.

"De l'avis de mes ministres, la conduite efficace de la guerre exige que ceux sur qui retombe la grave responsabilité d'administrer le pays reçoivent de la nation, en des heures si critiques, l'appui d'un mandat exprès et incontesté. Mes collègues ont, par conséquent, en tenant compte des circonstances actuelles en cette période de la présente législature, décidé d'en appeler immédiatement au peuple.

"Honorables membres du Sénat. Membres de la Chambre des Communes. Je prie la Divine Providence de vous donner la force et de vous guider dans l'exercice de vos importantes fonctions."

La course à l'enrôlement



(D'après le "Jour")

Tout le monde veut s'enrôler dans la "milice provinciale", et le sergent recruteur Adélard Godbout ne sait plus comment contenter cette légion de chercheurs de "jobs".

A quand la salle des congrès que tout Montréal attend?

L'hon. juge O. Boulanger

Le choix du ministre de la Justice, M. Ernest Lapointe, a été particulièrement judicieux en choisissant M. Osear L. Boulanger, député de Bellechasse, comme successeur du juge A. Stein au banc de la Cour Supérieure du district de Québec.

Bien avant d'entrer dans la politique active, M. Boulanger s'était intéressé à la chose publique et s'était imposé au Barreau. Les interventions qu'on lui doit en faveur des droits du français ont prouvé que, contrairement à certaines prétentions, on peut être à la fois homme de parti et patriote. Sa longue pratique du droit fera de lui un juge compétent. Le désintéressement qu'il a apporté à la politique est garant de l'intégrité du magistrat qui siégera bientôt à la Cour Supérieure de Québec.

L'AUTORITE.

M. René Morin à Radio-Canada

Au nombre des récentes nominations sur lesquelles l'administration fédérale vient de fixer son choix, signalons celle qui confir-

(Suite à la page 4)

Les nombreux touristes que le président Roosevelt nous a promis pour l'été prochain en sont à se demander si nous sommes dans le désert. — Un peu d'initiative. — Le maire Houde n'a-t-il pas laissé entendre récemment que le projet commençait à mûrir?

A Montréal, on dirait que les projets qui ont en vue de développer les affaires et apporter à la ville des revenus nouveaux sont traités avec la dernière désinvolture. Si nous savions, par exemple, profiter des avantages que la nature nous donne au point de vue sport d'hiver, ne pourrions-nous pas attirer, dans nos murs, des centaines de milliers de touristes étrangers qui feraient couler des flots d'argent dans la bourse de tous les citoyens? On parle depuis longtemps de la construction d'une vaste salle pour la tenue de congrès. Montréal ne possède pas de salle suffisante pour contenir un vaste auditoire et la chose est urgente. Nous perdons ainsi la présence de milliers de congressistes qui aimeraient venir à Montréal, mais qui en sont empêchés faute de local pour se réunir. Avouons-le, avec un peu plus d'esprit d'initiative et avec beaucoup moins d'esprit d'intrigue de la part de certains gens, Montréal serait dotée depuis longtemps d'une salle de congrès. Nous aurions pu, faisant d'un seul bâtiment une double amélioration, aménager une salle de concert, réclamée elle aussi par l'opinion publique depuis plusieurs années. Sachons donc désormais nous élever au-dessus des considérations particulières et n'enviager que l'intérêt général de la ville! A coup sûr nous perdons chaque année d'énormes revenus.

UNE AVALANCHE DEFERLE SUR LE CAP DIAMANT...

La foule des chercheurs de places assiège les bureaux de tous les ministres, les empêchant de travailler. — Que sont devenus les jours où M. Duplessis et ses collègues s'amusaient à débaptiser les ponts et les routes?

(Dépêche spéciale à "L'Autorité")

Québec, 3. — La course aux places continue à l'hôtel du Gouvernement que c'en est une malédiction, pour les ministres surtout. Débordés dès le lendemain du 25 octobre, les députés se sont crus bien malins en renvoyant petit à petit les quémendeurs aux ministres. De sorte que le flot, qui n'a cessé de grossir de jour en jour, menace aujourd'hui d'englober la colline législative.

Au bureau du premier ministre surtout, c'est un déluge. Les pièces environnantes ne suffisent plus et les couloirs sont à paquets. Vers le milieu de décembre, M. Godbout avait éprouvé le besoin de goûter une quinzaine de repos sur sa ferme de Frelighsburg. Depuis qu'il est revenu, l'avalanche continue et l'on se demande comment il peut bien trouver le temps de se préparer à la tâche écrasante qui l'attend lors de la prochaine session.

Les autres ministres, quoique moins assiégés, n'ont guère plus de temps à consacrer à leurs devoirs départementaux, toujours pour la même raison. Du reste, comment arriver à placer autant de monde lorsque le premier ministre lui-même déclarait qu'il y avait au moins 2,000 fonctionnaires de trop dans les seuls édifices de la Législature? Bref, la nomination d'une commission du service provincial se fait de plus en plus sentir ou sans elle les membres du ministère devront, dans un avenir plus ou moins rapproché, aller calmer leurs nerfs trop secoués à la campagne.

Le temps n'est plus où M. Duplessis et ses collègues s'amusaient pour passer le temps, à débaptiser les ponts et les routes ayant le malheur d'avoir été baptisés Taschereau, Perron, Gaspault, etc. Inaugurations bien puériles, en somme, et qui illustraient bien le néant de l'Union dite Nationale. ROBUR.

Un prêtre de Lorraine

Une boue, mais quelle boue! — Le curé est-il marchand de cannes et de parapluies? — Recrudescence religieuse. — Un pasteur qui a servi comme officier dans l'armée du Kaiser. — Comparaison entre les armées allemande et française. — La discipline.

(Au front de Lorraine, décembre 1939)

Une boue, mais une boue! A refuser d'avancer. Parfois empêtré jusqu'aux chevilles, et soudain patinant comme sur du verglas.

— Cochonnerie de chemin!

Mais ils sont tous les mêmes: c'est la guerre qui veut ça. Alors, pour moins se salir, j'ai essayé de suivre l'ornière, les bras en balancier, ainsi qu'un funambule.

—Parfaitement, c'est la guerre! affirmai-je coléremusement.

Jamais, en temps normal, on ne pastage de la sorte. Même dans les pires cambrouses et au plein de l'hiver, le sentier le plus détrempe garde une lisère solide où l'on peut marcher. On ne rencontre nulle part de ces chemins vicieusement changés en fondrières, de ces chaussées bourbeuses où hommes et chevaux s'enlisent jusqu'aux genoux. Les champs ne sont pas des marécages, les étendues une rizière, et si l'on creuse du talon, l'eau ne surgit pas tout de suite comme sous le bâton de Moïse.

—La terre devient notre ennemie! continuai-je à prophétiser en luyoyant parmi les flaques. Elle se venge des hommes qui la défonce à coups d'obus.

Mon pied ayant glissé, je dus me raccrocher au bras de mon compagnon pour ne pas chavirer.

—Ou bien c'est de la pitié, repris-je en soufflant. Elle les englu par miséricorde pour qu'ils n'aillent pas plus loin... Mais ce dont je suis certain (et je le vais solennellement le doigt au ciel), c'est que la boue véritable se fabrique sur le front avec argile spéciale et foulage à pieds d'homme. La terre de Lorraine est particulièrement recommandée, parce qu'elle contient de la colle... On s'en sert pour délimiter la zone des armées. Avec ça, le G. Q. G. peut être tranquille, les curieux ne viendront pas... Les Fritz non plus, d'ailleurs... Vous imaginez leurs divisions blindées s'engagant dans ce mastic? Je donnerais cher pour me trouver sur un observatoire le matin de l'offensive... Ça me ferait peut-être arriver à la boue.

Tout en tenant ces propos décosus, je cherchais prudemment où placer le pied. La veille, aux avant-postes, ayant longuement maudit mes semelles sans clous, je m'étais promis de ne plus m'aventurer sur ces pistes gluantes sans un bon gourdin, je constatais un peu tard que cela pouvait servir, même dans les cantonnements. Nous venions de nous engager dans une ruelle bordée de fumier, et il fallait marcher l'un derrière l'autre, sur un bourrelet de terre large comme la chaussure. Mon guide se retourna:

—Tenez, prenez ma canne. Moi, j'ai l'habitude...

Comme bien on pense, je protestai:

—Jamais de la vie! Vous plaisantez!

Ceci en prenant la pose célèbre du refus d'Hippocrate: les deux mains en avant. Mais au même instant, je perdais l'équilibre et — floe! — je m'enfonçais lourdement dans le cloaque. J'en sortis dégoûtant, de la fange à mi-mollet.

—Cette fois, c'est complet, raugai-je en regardant mes bottes.

Me voilà joli pour déjeuner chez le général!

L'obligeant capitaine me consolait de son mieux.

—Oh! dans ce pays-ci, la boue se porte beaucoup! Avant-hier, pour atteindre le perron du château, il fallait une barque. Ou des bottes d'écluseur.

Cela ne m'apaise pas:

—Bien fait pour moi! Je n'aurais qu'à prendre une canne!

—Je vous ai proposé la mienne...

—Non! une canne à moi! Ma canne personnelle, fulminai-je en me décrochant avec des feuilles de betterave. C'est tout de même trop bête de n'y avoir pas pensé. Demain, j'en achète une à Metz...

Mon compagnon qui conservait son flegme (parbleu, quand on a ses molletières propres) me dit alors d'un petit ton nonchalant:

—Pourquoi aller si loin? Il y en a une mine à côté.

Je levai des yeux ébahis:

—Hein? Une vraie mine?

—Et de vraies cannes. Regardez-moi ça...

La sienne, je dois le dire, était superbe. Solide, bien courbée, et une pointe de fer au bout comme les alpenstocks.

—Mais j'en veux une! m'écriai-je. Comment fait-on?

—Rien de plus simple. On s'adresse au curé de Lorry.

—Comment? Le curé est marchand de parapluies?

—Non. Mais un régiment de zouaves est arrivé dans sa paroisse avec une pleine voiture de ces gourdins ferrés et, en repartant pour les premières lignes, ils lui ont légué tout ce qui leur restait.

Sans m'étonner des bizarreries de la Providence qui munissait des soldats d'Afrique de cannes de montagne, afin que celles-ci fussent transportées chez un curé de Lorraine, où je les trouverais le jour où j'en aurais besoin, je pris gaillardement le chemin du presbytère. Mais en temps de guerre, personne n'est à sa place, et c'est à la mairie que je trouvais le curé. Il remplaçait le maire mobilisé et son visage souriant apparut à la fenêtre de la maison commune.

—Des cannes? nous dit-il. Mais volontiers. Vous avez bien fait de venir aujourd'hui: le tas commence à diminuer...

Ses manières étaient affables, on le sentait prêt à plaisanter, et cependant, j'avais tout de suite été frappé par la rudesse de ses traits. Ce regard décidé, cette mâchoire volontaire étaient plutôt d'un chef de troupe que d'un pasteur et je pensais que la commune devait être bien administrée par ce Lorrain aux façons résolues.

—Vous allez bien me signer une petite décharge? demandai-je toujours rieur.

—Pardonnez-moi, pour un bon de réquisition, il faut la signature d'un officier.

—Mais non!... La signature d'un écrivain, cela sera bien plus original... Nos paperasses ne sont pas si drôles...

Mon air étonné accrut sa malice:

—Vous voyez, je vous connais... Et moi, vous ne savez pas qui je suis...

Pourtant, en prononçant cette

La voix des greniers

On ne se doute pas que l'en-droit le plus riche de la maison est souvent le grenier. Oui, le grenier, poussièreux qu'on range à l'époque des grands ménages et qui sert à mettre tout ce qui ne se tolère pas ailleurs, même les trésors surnommés « vicelleries ».

Les chères vieilleries engraissées de fils d'araignées, ces petites bêtes qui cherchent à lier les vieilles choses au temps présent.

Nous, les humains, avec un cocur, un souvenir, faisons la moue devant ces choses bien embarrassantes, vivement! Pourquoi ne pas jurer et achever enfin leur mort? ... A chaque ménage, toujours la même réflexion. Mais, nous ne pouvons exécuter cette méchante inspiration. Non, impossible! Pourquoi? Nous ne savons.

Une voix se révolte, non pas avec des mots de haine, mais dans une supplication émue comme une voix d'au-delà. La voix des vieilleries? La voix du souvenir? ...

Tous ceux qui passèrent par la maison durent entendre cette complainte de doux reproches, puis-que les « vicelleries » dorment toujours sur le « entrain », malgré la menace des générations.

La voix du souvenir se fait si persuasive que, forcément, nous devons l'écouter. Peu à peu, on évase la poussière.

On descend l'horloge grand-père en vrai noyer, avec des mouvements en bois. Une découverte! On enlève le vernis, afin d'attein-

dre ce bois coloré de lui-même et qui ne demande pas de fard.

Un noyer abattu probablement, sur la terre à bois de l'arrière-grand-père... Avec un intérêt inconscient, on cherche la généalogie de la vieille horloge dont le coeur reprend ses battements, avec un regain de jeunesse.

Peut-on avoir ignoré si longtemps la valeur de cette antiquité? On n'en a vu de plus belle comme ligne et matière dans nos grands magasins. Les voisins admirent la découverte et de grenier en grenier, on ressuscite les antiquités et on les tire de la poussière.

Tenez, ce ber en érable solide me rappelle la belle page d'Adjutor Rivard: « Quatre planches saines, de bonne épaisseur, et fortement assemblées, forment le cadre du ber. Un art rustique a façonné en quenouille l'extrémité des poteaux qui aux angles soutiennent l'édifice, a chantourné la pièce de tête suivant un profil d'une élégante sobriété. Les deux chanteaux ont été taillés dans un bois sans noeuds, et leur arc est tracé pour que le ber balance et roule, telle une barque sur la vague ».

Des jeunes femmes reviennent à la mode de nos grand'mères, au scandale des voisines: « Pauvres petites femmes, vous gâchez le bébé avec ce ber-là et vous lui ébranlez le cerveau! Nos jeunes femmes se rient bien de tous ces maléfices. Pensez-vous vraiment que nos ancêtres gâtaient leurs enfants plus et ces ancêtres avaient-ils des cerveaux ébranlés? Roulis du ber ou ébranlement causé par la course en auto! c'est tout un. Les mères campagnardes reviennent au ber ancestral. Nos petits paysans ont les menottes si fortes et tant de vert trépidant que les fragiles bassinettes ne leur résistent pas! Il leur faut la solidité d'un bois sain avec des bonnes chevilles pour assemblage.

Mamans de chez nous, revenons aux berceuses, ces cantilènes qui cluchotent l'amour pour le cher petit être bien à nous; prenons le temps de chanter, accompagnant le roulis du ber.

Un paysan de mes connaissances qui a bien compris la voix des vieilleries choses, a transporté sa vaste salle d'entrée en coin « à la canadienne ». Dans le coffre aux catalogues, elle a trouvé une pièce reliquée là par une vieille tante; elle en a couvert le parquet avec, ici et là des crochets. Pour harmoniser, les hautes fenêtres s'encadrent de catalogues tissés avec des restes de soie par une habile fermière du cerele.

Pas de meubles à la moderne mais les berceuses et le fauteuil de la grand'mère, un buffet sculpté à la main surmonté du miroir encore limpide. Tout cela rafraîchit mais non surcharge de vernis afin de laisser paraître la richesse du bois. Dans un angle, un rouet joli par le labeur et l'usage; la chaise en treillis de peau, à côté. Drapé sur le dossier, un châle du pays aux tons d'écarlate, vert-herbe et rayé de noir; on souhaiterait frissonner afin de s'en couvrir.

N'y a-t-il pas jusqu'au dévotionnaire à sonnette et cette amie, qui a des lettres, me confiait: « Chaque fois que je le vois, les vers de Beauchemin me reviennent ».

Archaïque machine usée dont le temps a cassé les reins et de la dernière fusée, A dévidé les derniers brins, Toi qui des coups de ta sonnette interrompais tous les vingt tours, Dans sa dolente chansonnette La tisserande des vieux jours Dévidoir qui te faisais gloire Et dans ton envol giratoire, De compter les fils du fuseau; D'avoir les ailes de l'oiseau

Sur le buffet, elle a déposé deux chandeliers en vrai cuivre merveilleusement tournés; au centre, une adélie aussi en cuivre pivélé et de très belle ligne. Ces bijoux reposent sur des centres de filet brodé, oeuvre de l'aïeule de son mari et ces bijoux, mon amie, les a trouvés en furetant dans les « ravalements ». Un bon astiquage a enlevé les moisissures et les collectionneurs en vient ces oeuvres d'art à ma paysanne qui les laisse voir, avec orgueil, mais repousse leur agent. Elle a la richesse du coeur; elle comprend la voix des choses qui se plaignent de leurs solitudes, dans le grenier: elle sait utiliser les vieilleries de d'autres dédaignent, et leur donne du soleil. En retour, les vieilles choses enchantent la maison et les âmes.

Ce n'est pas tout un vaisseau de merisier renferme ces façades brunes et bleu royal qu'on ne trouve plus. Des scènes d'amour dans le jardin de châtaignes mirifiques; cette vaisselle, racontée, à sa manière, une belle vie de roman; mais c'est surtout par la forme et le coloris qu'elle reste remarquable et jette une note de gaieté dans la pièce.

Sur la table du centre, en noyer, une lampe originale: une cruche, qui contenait, dans les bonnes années, du rhum pour recevoir la visite. Cette cruche brune relevée de dessins verts est coiffée d'un abat-jour s'harmonisant de cou-

Le père de la victoire

Il y a dix ans déjà que mourut Georges Clemenceau, le 24 novembre 1929, et son souvenir demeure étroitement lié aux événements d'aujourd'hui comme à la victoire d'hier, dont il fut l'ardent, l'infatigable champion et dont il a raconté, dans un livre teinté d'amertume, les « grandeurs et les misères »: il les avait durement vécues, avec un farouche dévouement qui fut parfois payé d'ingratitude.

En évoquant ce fantôme, on ne peut s'empêcher de se demander: Que penserait-il, que dirait-il, ferait-il, s'il était encore là?

... Mais n'est-il pas encore là?... Son ombre ne semble-t-elle pas veiller toujours sur le destin de la France, qu'il sut, aux heures critiques, redresser et galvaniser?

... Cependant, il ne désirait pas jouer ce rôle prestigieux; il n'avait plus d'ambitions, et ce fut pour ses soixante-seize ans une tâche étonnante, un sacrifice presque téméraire, que d'accepter, le 15 novembre 1917, la direction du septième gouvernement de la guerre, les six premiers s'étant ainsi succédés: premier cabinet

Viviani, du 13 juin au 26 août 1914; deuxième cabinet Viviani, du 26 août 1914 au 29 octobre 1915; premier cabinet Briand, du 29 octobre 1915 au 8 décembre 1916; deuxième cabinet Briand, du 12 décembre 1916 au 20 mars 1917; cabinet Ribot, du 20 mars au 12 septembre 1917; cabinet Painlevé, du 12 septembre au 16 novembre 1917.

... Loin de rechercher le pouvoir comme tous ces braves gens, j'en ai peur, disait le Tigre à son fidèle secrétaire et ami Jean Martet. J'en ai une peur atroce! Je donnerais tout pour y échapper!... Je vois un Parlement ahurri, asservi, une presse qui est extravagante, une opinion désaxée, affolée... et au-dessus de tout ça, des mots. Ah! des mots magnifiques! On n'a jamais entendu d'aussi beaux discours. Dommage que ce soit insuffisant pour vaincre!

—Si pourtant M. Poincaré vous offrait le pouvoir? Qu'est-ce que vous ferez?

—J'accepterais... Mais je ne l'aurais pas cherché. On n'aurait rien à me reprocher...

Seuls les « politiciens » et les défaitistes eurent quelque chose à lui reprocher... Le pays avait besoin de lui. Pendant toute une terrible année, sans relâche, sans défaillance, concentrant ses supérieures énergies et retrouvant un ressort physique inespéré à son âge, il « fit la guerre ».

Clemenceau président du Conseil... Quelle catastrophe ce fut pour les Allemands et quel reconfort pour nos soldats!... Il leur insufflait son prodigieux dynamisme en allant les visiter souvent comme un ami et comme un père dans leurs tranchées de première ligne, où il risqua maintes fois la mort. Il n'avait pas peur — pas assez, car il était fort imprudent, et rien ne l'arrêtait, ni les bombardements, ni le froid, ni la boue.

Il était allé inspecter les tranchées de Verdun que pillonnaient furieusement l'artillerie ennemie. On voulut lui faire mettre un casque.

—Non! dit-il en le repoussant, le casque, la casquette, c'est réservé au président de la République... Moi, je me contente de mon vieux chapeau.

On le supplia de baisser au moins la tête, parce que:

—Vous voyez, il pleut des éclats d'obus et c'est très dangereux...

—Oui, oui, je m'en doute un peu, répondait-il avec flegme.

Mais à chaque explosion, quand on lui conseillait de se « planquer », il restait debout, la tête haute: il ne voulait pas « saluer » les marmittes boches. C'était une idée fixe...

Chemin faisant, on rencontra un poilu qui venait en sens inverse et qui s'écria:

« MITCH » HEPBURN, L'ANE DE BURIDAN

(Suite de la 1ère page)

anti-conscriptionniste à ses adversaires. Tour à tour le premier ministre et ses collègues, aussi bien de langue anglaise que de langue française, ont nettement favorisé une participation proportionnée à nos moyens, tout en se déclarant hostiles à la conscription.

Un ancien Machiavel du Québec, le sieur LeGoblet Duplessis, s'est envolé en avion vers la Californie. On le soupçonne même d'avoir franchi la frontière mexicaine. Serait-il allé consulter, comme Alexandre le Grand autrefois, l'Oracle de Delphes, cet expert en manoeuvres tortueuses, ce génie du mal ayant nom Léon Trotsky, bras droit de Lénine? Pour qui sait que le Mauricien, tout en faisant mine de combattre le communisme, était à l'occasion un appui financier de « Clarion » et de « Clarté », la chose n'aurait rien d'étonnant. Ensuite il reviendrait s'adjoindre à son ami « Mitch », ami de Dreve, pour leur souffler sous l'égide — non plus de saint Joseph, mais de John Dewar, « extra special » — des combinaisons russo-asiatiques capables de stupéfier les « Canayens ».

PASCAL.

UN VILAIN SOUVENIR — LES FLEURS DE LIS

(suite de la page 1)

français était bon, ils furent surpris de voir que les Anglais comprenaient la chose publique d'une manière bien différente; surpris d'apprendre que le pouvoir devenait abordable aux plaintes, et ne refusait pas de consulter les habitants, tandis que, autrefois, sous l'autorité absolue du monarque, chacun ne devait qu'obéir et se taire; surpris enfin de cette leur de liberté politique qui s'annonçait à eux, alors qu'aucune liberté semblable n'avait jamais existé dans la colonie, ou non n'en connaissait pas même le nom, encore moins le sens.

Le traité de Paris fut connu ici au mois de mai 1763. Nous appartenions désormais à l'Angleterre. Personne ne nous a dit au juste comment cette décision fut accueillie des Canadiens. Ont-ils poussé des cris de joie au lieu des cris de désolation que les poètes, ces grands imaginatifs qui ne se donnent guère la peine d'étudier l'Histoire, ont cru entendre? Par discrétion, par délicatesse sans doute, nos pères ont pu s'abstenir de toute manifestation. Toutefois la perspective de subir derechef la dictée du monopole créé par Bigot et consorts, l'embargo des grains, la disparition de l'argent monnayé, l'inondation du papier-monnaie, tout cela devait plaire médiocrement à notre monde, et la cause du système anglais devait être gagnée dès ce moment, ou peu s'en fallait.

Donc pas besoin de fleurs de lis sur notre drapeau. Elles nous rappellent trop Louis XV et son premier ministre, la célèbre marquise de Pompadour. Plaçons-y de préférence un castor, bien qu'il ait acquis une peu enviable réputation, grâce à certains politiciens réactionnaires. Pourquoi ne pas le réhabiliter comme il le mérite? Cet industrieux quadrupède mérite infiniment plus de figurer sur notre héraldique que le mouton béant de la Saint-Jean-Baptiste. Et la France républicaine, indéfectible alliée de l'Empire britannique, n'aura rien à redire là-dessus.

FLAMBEAU.

DEPUIS 245 ANS

Le Gin possédant CETTE RÉELLE SAVEUR DE HOLLANDE DU Genievre A SON MEILLEUR.

GIN de KUYPER

LE GIN DE HOLLANDE QUI SE VEND LE PLUS au Canada ET DE PAR LE MONDE ENTIER

10 onces 26 onces 40 onces
7.05 12.40 13.45

Distribué et importé au Canada sous le surveillance de John de Kuyper & Son, Distillateurs, Rotterdam, Hollande

MAISON FONDÉE EN L'AN 1695

la Garde... Que pouvais-je faire? Tous mes parents étaient fonctionnaires des Postes. Rien que pour leur sauvegarde, je devais marcher...

Il s'était donc battu à Vauquois, à Tahure, au Chemin des Dames, avant d'être fait prisonnier en octobre 17, à l'attaque française de la Malmaison, et je me demandais quels étranges et mouvants souvenirs il devait conserver de ses campagnes, maintenant que les défaites du lieutenant de la Garde devenaient des victoires pour le curé lorrain.

—Même prisonnier, continuai-je, le front baissé, je n'ai pas pu opter pour la France, comme le faisaient beaucoup de mes compatriotes. Ma famille l'aurait payé trop cher. Alors, j'ai passé toute ma captivité traité en ennemi. Ça n'est souvent dur...

Avec ce lourd passé, un homme est en mesure de parler de l'Allemagne. Il peut comparer l'armée qui fut sienne à celle qu'il voit chaque jour monter vers la frontière.

—Et bien, ce qui m'a tout de suite frappé, c'est la nature des rapports entre les hommes de troupe et les officiers, c'est la différence des deux disciplines. Chez eux, j'ai obéi, avant de commander. Je me souviens du dresseur, ce fameux drill qui rien n'a jamais remplacé aux yeux du commandement prussien, procédé qui consiste à exiger du soldat des mouvements purement mécaniques pour l'amener à obéir sans réfléchir, par pur réflexe. Alors, je ne comprenais pas, au début, la liberté d'allure du soldat français. Je me suis même demandé si votre discipline était assez ferme. J'aurais voulu voir, comme là-bas, les hommes bondir au premier signal de leur chef et obéir automatiquement. Mais depuis que je vis au milieu d'eux, je compris que votre façon de concevoir la discipline était la meilleure. A condition toutefois d'avoir à commander des soldats comme ceux-ci, qui sont capables de seconder leur chef, au lieu de perdre la tête, s'il les cesse de hurler. En France, on crie moins, mais on écoute mieux...

Il me semblait qu'à évoquer ce passé belliqueux, l'ancien lieutenant réparait insensiblement la soutane assagie du curé.

—Ah! leur armée n'est plus ce qu'elle était, murmura-t-il, se souvenant des jours lointains où il faisait pivoter ses robots à coups de sifflet. Ce ne sont pas ceux-là qui se jetteraient aveuglément sur un nouveau Verdun.

Un instant, il demeura songeur, tandis que le cimetière se remplissait d'un nouveau flot de soldats, qui avaient attendu la messe des civils.

—Braves enfants, soupira-t-il. Les larmes me montent aux yeux, quand je les entends chanter.

—Puisent-ils bientôt chanter chez eux, monsieur le curé!

—Je le demande chaque jour à Dieu.

Penché sur les tombes où se flétrissent les derniers dahlias, il se recueillit encore, puis, comme si ceux d'en bas l'eussent averti, il énonça d'une voix étouffée:

—La vieille Allemagne est morte en 1918, ruinée, affamée, torquée par la révolution. Bientôt leur jeune Allemagne périsa à son tour, dans les mêmes conditions.

Et comme les soldats qui priaient tout à l'heure, j'ai répondu: « Amen ».

Roland DORGELES, de l'Académie Goncourt.

la discipline

Nous nous sommes retrouvés, le prêtre et moi, dans le petit cimetière où sont réunis, enfin réconciliés, ceux qui combattirent pour leurs deux patries, soldats bleus, soldats gris, pourtant promis à ces tranchées voisines, et c'est parmi leurs tombes que j'ai reçu les confidences du curé de Lorry.

—Oui, m'a-t-il confié, la bouche tirée par une ride amère, j'ai dû porter leur uniforme, me battre dans leurs rangs... D'abord simple infirmier à Metz, où je ne trouvais au séminaire, puis fusilier, et pour finir lieutenant de

—Ne passez pas par là, c'est niné, ça va sauter.

—Puisque tu viens d'y passer, lui dit tranquillement le Tigre, je peux bien y aller moi aussi... Continuons la promenade.

Il était à peine à cent mètres plus loin, quand la tranchée sauta.

• • •

Une autre fois, un officier qui lui servait de guide à travers les lignes lui glissa à l'oreille d'intéressantes explications, mais d'une voix si faible que Clemenceau, pensant qu'il ne fallait faire aucun bruit dans ce secteur, crut devoir adopter le même diapason. A la fin pourtant, lorsqu'ils étaient ainsi chuchotés mystérieusement pendant deux heures, il demanda à son guide:

—Les Allemands n'ont rien entendu, j'espère?... Ils sont donc tout près de nous, ici, qu'on soit obligé de parler si bas?

—Oh! non, monsieur le président, déclara l'officier, toujours en sourdine; ils sont à deux kilomètres... Seulement, j'ai une extinction de voix.

• • •

Dans ses visites au front, Clemenceau reçut tout de même un jour une cachemise inattendue, qui lui fut faite par... un brave poilu en service commandé. Parcourant avec le général Cordonnier un secteur avancé de la Meuse, il avait voulu, malgré la boue, ramper jusqu'à un poste d'écoutte où se tenait à quelques mètres de la tranchée ennemie, un factionnaire aux aguets. Il arriva derrière lui et lui frappa sur l'épaule en lui disant tout haut:

—Comment ça va, mon ami?

Alors, croyant avoir affaire à un camarade hurluberlu, dont l'apostrophe pouvait inciter le « Fritz » d'en face à lancer une grenade, le factionnaire, furibond, lui décocha sans se retourner un vigoureux coup de poing et grumela:

—Fermé ça, donc!... t'entends pas le Boche qui toussa?

Mais quelle stupéfaction fut la sienne, quand il s'aperçut de sa méprise!... Pouvait-il se douter que Clemenceau venait dans son trou exprès pour lui serrer la main?

—Aie pas peur, mon gars, je suis le Tigre! répliqua celui-ci en riant.

Il se frottait un peu les côtes, mais ce « marron » demeura un de ses plus pittoresques souvenirs de guerre.

FRANCHEVILLE.

(« Ric et Rac », Paris).

IMPRIMATUR

Le Journal "L'Autorité", faisant affaires sous la raison sociale de "L'Autorité Éditoriale", a ses bureaux, Chambres 415-416, Édifice Canada, Montréal. Il est imprimé à "La Parole" Limitée, Drummondville, P. Q.

Georges Milton fait sa rentrée à l'écran

La vie, comme l'histoire, est un éternel recommencement. C'est probablement pourquoi Georges Milton, qui débuta au music-hall, est revenu ces jours derniers, à ses premières amours, en interprétant un sketch qu'avait écrit spécialement pour lui René Pujol, l'auteur du « Roi des Resquilleurs ».

Il faut croire qu'il y a des collaborations heureuses; le sketch qu'il vient d'interpréter a été pour le music-hall l'occasion de battre tous ses records... En tout cas, cela prouve que sa popularité se maintient toujours à un niveau très élevé.

Il existe des comédiens qui, dans l'intimité, sont lugubres. Rien de pareil chez Milton. Dès que vous l'abordez, dans son charmant et calme petit hôtel de Neuilly, il vous tend la main et, à votre question machinale: « Comment allez-vous? », il répond, spontanément: « Très bien, toujours très bien! »

Milton n'est pas grand, mais il est costaud. C'est un petit bout d'homme extraordinaire remuant, pétillant, pétulant. Il a créé un genre, qui correspond exactement à sa nature: celui du gavoche sans le sou; Bouboule est une incarnation moderne du gamin de Paris; Bouboule, il ne faut pas s'y tromper, est le fils spirituel d'une longue lignée de Français moyens. C'est pourquoi le Parisien s'est reconnu aussitôt dans le resquilleur, qui « charrie » volontiers les règlements, fait la nique aux sergents de ville et s'en tire toujours en désarçonnant l'autorité par une pi-

rouette ou un bon mot. Georges Milton, dans la vie, n'est pas tellement différent de celui qu'on voit à l'écran. N'allez pas croire, cependant, qu'il se promène dans les rues avec une cravate en ficelle et qu'il saute dans le métro sans prendre son ticket! Non! Il se présente, en liberté, comme un gentleman de haut monde. Mais, au moment où l'on s'y attend le moins, il a un clin d'oeil, un geste, une répartie qui prouvent que Bouboule ne perd jamais complètement ses droits.

Georges Milton effectuant une tournée en Corse avait exprimé, lors de son séjour à Bastia, le désir de voir le marquis.

Un beau dimanche d'avril, accompagné par son impresario et trois compagnons corses, il partit. Notre Bouboule s'extasiait devant la grandeur des paysages lorsqu'un détour d'un chemin de montagne le petit groupe fut conduit en joue par le célèbre bandit Montasya et sa bande: « Haut les mains!... » Le Roi des Resquilleurs et ses compagnons fumant dévalisèrent en un tour de main.

Revenu de la première émoi-tion Milton s'adressa par la fière allure des bandits demanda à leur chef de l'enrôler dans sa bande et pour se faire agréer plus facilement, il lui chanta quelques airs fameux.

Enthousiasmé par la valeur et les qualités d'une telle recrue, Montasya l'accepta immédiatement.

Depuis, l'ancien chef et le nouveau bandit sont les meilleurs amis du monde.

Un spirituel portrait de Marguerite Moréno

— Elle est fidèle dans ses amitiés. Elle ignore la méchanceté bien qu'elle ait un esprit fou. Elle compte comme un pied!

Un petit appartement moderne à Montparnasse. La pièce est à demi salon, à demi bureau. Au mur, spirituel et lumineux portrait de Marguerite Moréno. Ici habite son cousin Pierre Moréno.

Il la connaît mieux que personne puisqu'il est son proche parent, son homme d'affaires, son ami de toujours.

Pour compléter en quelques touches cette esquisse de grande fataliste, à quelle porte frapper, sinon à celle-là?

— C'est une femme d'affaires déplorable. Alors qu'elle possède une mémoire des visages extraordinaire, elle ne garde aucun souvenir des contrats qu'elle a signés ou des dates pour lesquelles elle s'est engagée. Elle tendez des lettres qu'elle porte vers les choses abstraites et je l'ai entendue maintes fois tenir sur la médecine ou la philosophie des propos éblouissants. Je vous disais qu'elle est fidèle en amitié. Elle l'est au-delà des limites habituelles. Elle prétend que le fait, pour l'un de ceux qu'elle aime d'avoir commis une irrégularité vis-à-

vis de la société ou d'inconnus ne justifie pas un abandon de sa part. Et elle serait incapable de « laisser tomber » quelqu'un sous prétexte qu'il s'est compromis dans telle ou telle affaire.

« Elle adore les bêtes et la campagne. Vous savez qu'elle possède un cerneau en Dordogne, « Le Moulin de la source bleue ». C'est là qu'elle passe ses vacances. Elle se promène aux environs, coiffée d'un énorme chapeau de paille sans âge, armée d'une canne avec laquelle elle trace dans l'air d'inécessantes moulures, car elle déteste les arangés. Elle ne s'en va jamais sans des tabas, dans lesquels elle met un mouchoir, ses cigarettes, son briquet et des pastilles de Vichy. Elle a dressé e-ême l'un des paons qui ornent le jardin. La plus grande amie que je lui ai connue était une chienne.

« Gourmande? Oui, elle l'est, surtout pour tous les crustacés! »

« Peureuse? Elle a un cran d'homme, et d'homme courageux... »

« Une devise? Je ne lui en connais pas, mais elle prétend que celle-ci s'applique aux habilités: « A beaucoup de gens de théâtre: Rien n'est impossible... »

Jean Dansereau et l'orchestre symphonique

Rendre la grâce étiénaire de Chopin, sa poésie, son exquise élégance est un tour de force, même pour les Maîtres du piano... C'est pourtant ce que Jean Dansereau, l'un des nôtres, a réussi dans le si difficile Concerto No 2 en fa mineur.

L'orchestre fut au second plan dans ce concerto qui ne comporte qu'un accompagnement effacé, de sorte que l'on put entendre à souhait notre compatriote, analyser à nouveau son jeu savant, nuancé, majestueux dans le 1er mouvement. Dans le Larghetto, il y mit de la douceur, de la suavité à la Chopin. C'est d'ailleurs ce mouvement qui illustre mieux la manière de l'Auteur, qui ne dédaigne certes pas la vigueur, le brillant comme on put le constater dans l'Allegro vivace, mais dont on préfère le côté poétique.

Jean Dansereau en incarne l'âme même. Ce pianiste est plus en forme que jamais. On ne sent plus cette tension nerveuse d'autrefois. Tout est calme, équilibré, subtil et fin, et semble un peu maladif, ce qui sied particulièrement.

L'on regrette que Saint-Saëns n'ait écrit plus qu'un opéra en écoutant l'ouverture de « La Princesse jaune ». L'Andantino, brodé sur la romance: « J'aime dans son

lointain mystère est tout ce qu'il y a de plus gal, de plus spirituel avec un tantinet d'orientalisme. Le directeur, M. Lizer Salomon jeune directeur de 29 ans, de l'Illinois Symphony Orchestra s'affirma dès le début. Il y mit une fougue qui l'on retrouvera avec bonheur dans Rhapsodie Roumaine d'Enesco, composée d'airs roumains. Ce chef est déjà remarquable par l'autorité la vie intense qu'il déploie... Les musiciens se laissent emporter et donnent ainsi le maximum de rendement.

Par contre, dans les danses, avec cordes seulement de Peter Warlock suite Capriol, dont les thèmes sont du 16e siècle, le chef prouve sa versatilité en y faisant donner infiniment de douceur, de clarté, de couleur.

Sibelius, dont on aime tant le style, était représenté par sa 5ème Symphonie en mi bémol. Tout est beau dans les descriptions, mais que de répétitions, de longueurs... Ce n'est pas l'orchestration en soi qui est riche, tout est si frais dans ses sentiments, il y a tant de bruits de sources que c'est reposant, et que ne tolérerait-on pas pour cet illustre musicien Finlandais?

Francine.

Et nos jeunes?

5,000 fils de cultivateurs annuellement abandonnés à leur sort. — Pourquoi n'en pas faire des colons?

Il est de plus en plus question que l'on prépare un vaste plan d'ensemble pour coordonner toutes les activités de la colonisation. Cette oeuvre s'impose chaque jour davantage et point n'est besoin maintenant de s'occuper de l'attirer les sympathies qu'elle mérite.

Nous avons besoin de colonisation à bien des chefs. C'est une notion connue que nous devrions établir sur des terres au moins 100,000 familles qui n'y ont pu arriver par elles-mêmes. Nos villes ne peuvent faire vivre tout leur monde; or de cette population urbaine, une bonne proportion connaît encore assez la terre pour en tirer sa vie, pour peu qu'elle y ait accès. Plus, beaucoup de ces gens n'ont ni préparation ni aptitudes pour faire autre chose. Nos campagnes fournissent aussi leur part du contingent.

Les agriculteurs de chez-nous ne peuvent par eux-mêmes établir tous leurs fils à mesure qu'en vient le temps; à tous les ans, 5,000 doivent être abandonnés à leur sort et nos pouvoirs publics ne les aident.

Que l'on décide au sujet des établissements distillés de les ignorer ou de les faire, le problème n'est pas tout à fait le même pour ceux qui deviennent nécessaires à chaque année; en effet nous pouvons toujours prévoir l'augmentation annuelle de la population.

Il serait donc grand temps, au moment où l'on songe à donner à la colonisation une réglementation nouvelle, que l'on prenne les mesures nécessaires pour établir à chaque année nos jeunes gens qui arriveront à l'âge de se mettre chez eux sur la terre.

Le problème se présentera à tous les ans et il faudrait qu'à tous les ans on soit en mesure de le résoudre. Pourquoi donc ne pas décider tout de suite d'une politique suivie, avec tout l'organisme nécessaire à son application? Cet organisme, il faudrait qu'à l'abri de tous les bouleversements possibles, il eût les pouvoirs requis pour s'acquitter de ses lourdes charges.

Nous savons qu'à tous les ans il faudra faire 5,000 établissements nouveaux. C'est donc à chaque année, 5,000 lots qu'il faudrait préparer en vue de répondre aux besoins de l'année suivante. Cette préparation devrait, d'après nous, consister à faire les chemins nécessaires, les ponts, etc. Nous voudrions que sur chaque lot on défriche d'avance une dizaine d'acres de terre, que l'on construise une maisonnette confortable.

Inutile de dire que ces établissements préparés demanderaient des centres avec tout ce que cela comporte, église, écoles, magasins, boutiques diverses.

Mais de grâce, qu'on ne reste plus bouche bée devant ce problème annuel, comme s'il était quelque chose d'absolument fortuit, quelque chose d'imprévisible.

Songons à l'avenir de nos jeunes!

Ce qui est advenu des monarques régnant en 1914

Des vingt monarques qui régnaient en Europe au début de la guerre de 1914-18, seulement trois sont encore sur le trône. Plusieurs royautés, existantes en 1914, sont maintenant tombées. Durant les derniers vingt-cinq ans, au moins huit rois ont abdiqué ou ont été déposés.

Voici la liste des monarques sur le trône en 1914 et le sort qui leur a été réservé pendant le dernier quart de siècle:

Grande-Bretagne: Georges V, décédé le 20 janvier 1936; Allemagne: Guillaume II, II a abdiqué le 10 novembre 1918 et vit depuis en exil; Belgique: le roi Albert, mort en février 1934 des suites d'un accident alors qu'il faisait de l'alpinisme;

Autriche: François-Joseph, décédé le 21 novembre 1916;

Espagne: Alphonse XIII qui a abdiqué. Il vit encore.

Russie: Nicolas II, assassiné en juillet 1918;

Bulgarie: Ferdinand, qui a abdiqué en septembre 1922 et est mort en 1923.

Japon: Yoshihito, décédé le 25 décembre 1926;

Hollande: la reine Wilhelmine, encore sur le trône;

Roumanie: Carol, décédé en octobre 1914;

Norvège: Haakon VII, encore sur le trône.

Les traîtres «duplessistes»

(Suite de la page 4)

core son compagnon d'aujourd'hui. Il parlait avec l'espoir que le premier ministre se raviserait, qu'il réaliserait son erreur et qu'il la réparerait. Si Duplessis a réalisé qu'il avait eu tort, il ne l'a jamais admis et il n'a pas davantage réparé.

Cet ours mal léché n'est jamais revenu sur aucune de ses persécutions et il a fallu que le peuple se chargeât lui-même de ramener l'autocrate à la réalité. Dès l'arrivée au pouvoir du gouvernement Godbout, M. Boulanger était le premier haut fonctionnaire à être réinstallé, comme chef de cabinet du premier ministre, avec le rang sous-ministre. C'est un bel exemple de justice immanente, qui venge à la fois l'opprimé et couvre de honte l'agresseur.

G. L.

Théâtre...

Au St-Denis

Le roman d'Henry Bordeaux, «Yamilié sous les Cèdres» est trop connu pour en faire le éloge. Mais les cinéphilés apprendront avec plaisir que son adaptation à l'écran leur vaut un film de qualité qui, en aucune façon, trahit la pensée du célèbre écrivain.

Charles Vanel, José Naguéro et Denise Bosc sont les principaux interprètes de cette belle production. On reverra Noguéro avec plaisir. Denise Bosc aussi. Cette charmante artiste aux dons si multiples a trouvé le rôle en or qu'elle exploite à fond.

Le second film à l'affiche sera «Grand Elan» film qui offre à l'écran le sport merveilleux du ski. Bien entendu c'est une histoire d'amour qui se déroule dans les paysages splendides de la Haute Savoie. Les exhibitions de skis sont faites par le champion Allais. «Le Grand Elan» est une comédie de jeunesse. On fera connaissance avec Henri Presles, Vissia Dina, Mila Parély, Assia, Maurice Baquet, skieur émérite et comique déjà connu, bref, une troupe pleine de galets supportée par les Jean Tissier, Charpin, et le très grand Max Dearly qui n'a pas son pareil. On vira de bon cœur en même temps que l'on sera vivement impressionné par les grands du Mont Blanc qui sert de décor à ce film nouveau genre.

Au Cinéma de Paris

La valeur des officiers de l'armée française est reconnue dans le monde entier. Mais le public sait-il comment ces héros agissent, comment ils forment l'officier français, la discipline et à la lourde tâche du commandement. Le film «Trois de Saint-Cyr», présenté au Cinéma de Paris, vient à son heure pour renseigner le public sur les traditions et les coutumes de la première école militaire où les officiers dont le nom a illustré l'histoire guerrière de France.

Histoire d'amour et de guerre «Trois de Saint-Cyr» nous met en présence de trois jeunes officiers dont nous allons suivre la carrière et connaître les émois sentimentaux.

Jean Chevrier, Roland Toutain, Jean Mercanton et Hélène Perdrière, de même qu'une belle distribution, défendent ce film avec un sens très juste des valeurs. Un film à voir.

A l'Imperial

Pour trois jours, l'Imperial présentera comme premier film «Everything Happens At Night» qui met en vedette la charmante Sonja Henie.

Un homme d'Etat célèbre que l'on croyait disparu s'est réfugié en Suisse où il publie des articles qui tendent à faire obstacle à la politique des régimes dictatoriaux qui veulent détruire les libertés. Ses écrits révéleront son existence et deux journalistes, un Anglais et un Américain se mettent à la recherche du célèbre Dr Norden. Ils découvrent d'abord sa fille qui leur dit qu'elle est un des producteurs de ces articles. Ils se mettent à la recherche de son père. Cette situation crée des problèmes fort amusants et fort embarrassants.

Le second film a pour titre «6,000 Ennemis» avec Walter Pidgeon et Rita Johnson. On y assiste à la vie qui se déroule derrière les barreaux d'une prison.

Au Capitol

Le film «That's Right, You're Wrong» que nous présentera le Capitol portera sur l'écran pour la première fois Kay Kyser et son fameux orchestre. Au cours de ce spectacle nous verrons les incidents que rencontre un producteur de cinéma pour réaliser un film avec une troupe de musiciens. Après divers essais les scénaristes se décident à abandonner leur projet mais ils vont avoir affaire à Kyser qui ne se laissera pas manger comme cela. Ces événements seront l'occasion de nous faire entendre de nombreuses interprétations de cette troupe célèbre.

Le second film aura pour titre «Three Sons» avec Edward Ellis, William Gargan et Kent Taylor. La vedette de ce film apparaît comme un homme d'affaires qui amène sa femme à Chicago au lendemain de la trahison de 1871, avec courage et une ardente conviction il est décidé à établir sur les cendres de cette ville une dynastie puissante de commerçants.

La guerre est déclarée. Le monde entier est sous les armes. Pourquoi? La France et l'Allemagne sont opposées encore une fois l'une à l'autre. Pourquoi? Depuis quand cette rivalité? Quelles en ont été les victimes? Venez voir la vie d'un pauvre enfant soumis au choc de cette rivalité, pris entre la patrie de son père: la France et celle de sa mère: l'Autriche. Venez assister aux nombreux malheurs du duc de Reichstadt mieux connu sous le nom de «l'Aiglon».

ST. DENIS

UNE OEUVRE GRANDIOSE

YAMILÉ

Sous LES CEDRES

DENISE BOSC CHARLES VANEL

UN FILM A LA GLOIRE DU SKI!

LE GRAND ELAN

ASSIA MILA PARÉLY MAX DEARLY

Micheline Presle et les devinettes

Micheline Presle, que nous verrons peu dans «JEUNES FILLES EN DETRESSE» a rapporté d'une villégiature, un stock de devinettes du meilleur aloi, et dont voici un échantillon:

— Connaissez-vous la différence entre un accident et une catastrophe?

— Après avoir donné le temps de la réflexion, Micheline enchaine.

— Ne vous embrouillez pas, ne cherchez pas. La voici.

— Hitler, Goering, Hess et Ribbentrop roulent dans une puissante Mercedes — à 150 à l'heure — et un tournant — la voiture capote dans le fossé... Qu'est-ce que c'est?

— Un accident... Mais attendez. Ils en rachètent tous les quatre... Qu'est-ce que c'est?... une catastrophe...

CINÉMA DE PARIS

2e semaine

TROIS valeurs OFFICIERES

JEAN CHEVRIER ROLAND TOUTAIN JEAN MERCANTON HELENE PERDRIERE

TROIS de SAINT-CYR

Au Princess

Le premier film qui nous est présenté au Princess a pour titre «Gerónimo» et sera interprété par les artistes suivants: Preston Foster, Ellen Drew, Andy Devins, Gene Lockhart, William Henry, Ralph Morgan, Marjorie Gaton, etc.

Gerónimo fut le chef qui prit la tête de l'insurrection des Indiens et dirigea une armée d'apaches. C'est dans cette circonstance que le Général Nelson A. Miles conquiert les galons à la tête des troupes des Etats-Unis et parvint à repousser les insurgés jusqu'à la frontière mexicaine et à concentrer les Indiens dans les réserves.

Le second film a pour titre «Our Neighbors The Carrels» avec Fay Bainter et Frank Craven. C'est l'histoire d'une tendre et typique famille américaine où l'on voit tous les sacrifices faits par des parents pour leurs cinq enfants.

Au Palace

Ce théâtre va nous présenter de nouvelles aventures de la famille Hardy. Toute l'action se déroule dans la petite ville de Carvel, cité qui a été construite aux studios M. G. M. spécialement pour y présenter les événements auxquels prendront part Lewis Stone, Mickey Rooney, Cecilia Parker, Fay Holden, Sara Haden, Ann Rutherford et le reste du petit peuple de ce village.

Mickey Rooney va nous apparaître dans ce film sous les traits d'un détective, ce qui le mettra au contact de trois charmantes jeunes filles et lui causera des tribulations drôles et cocasses. Il accomplira dans ce même spectacle des exploits étonnants entraînant celui de commander à travers torrents et cours d'eau sa soeur au chevet de sa mère malade. On connaît assez le talent du jeune Mickey Rooney pour savoir qu'il nous présentera un film du plus amusant intérêt.

Nouveau film de Sacha Guitry

«Savez-vous que pour tourner «LE ROMAN D'UN TRICHEUR», Sacha Guitry fut obligé de prendre des leçons d'un des meilleurs illusionnistes du moment? Il faut en croire que l'événement était fort douloureux pour lui et lorsque vous aurez vu le film, vous ne saurez faire une seule partie de cartes sans vous méfier de votre adversaire. Vous verrez comment, à l'aide d'un portefeuille en or brillant, on peut connaître immanquablement toutes les cartes que l'on donne, truc en vérité fort ingénieux et qui paraît-il est couramment pratiqué par les tricheurs professionnels. Sacha Guitry, du reste, proposant des parties à tous les artistes qui tournaient avec lui à Monté Carlo a régulièrement gagné contre tous ses adversaires. Il aime rappeler ce fait et ne manque pas d'ajouter chaque fois avec un sourire et cependant les yeux trébuchants, «Jacqueline Dubouché, Rosine, Dérivé, Marguerite Moreno ou Pauline Carton, soutiennent cependant le contraire. Qui a tort? Qui a raison?»

Il est vraisemblable que lorsque vous aurez vu «LE ROMAN D'UN TRICHEUR», vous conviendrez avec nous que Sacha Guitry, s'il est un tricheur, constitue un danger pour son adversaire que l'on puisse rencontrer et que le professeur qui lui a donné les leçons d'escamotage peut être fier d'avoir eu à enseigner ses tours à un élève aussi bien disposé.

«L'Aiglon» au M.R.T. français le 15 février

La guerre est déclarée. Le monde entier est sous les armes. Pourquoi? La France et l'Allemagne sont opposées encore une fois l'une à l'autre. Pourquoi? Depuis quand cette rivalité? Quelles en ont été les victimes? Venez voir la vie d'un pauvre enfant soumis au choc de cette rivalité, pris entre la patrie de son père: la France et celle de sa mère: l'Autriche. Venez assister aux nombreux malheurs du duc de Reichstadt mieux connu sous le nom de «l'Aiglon».

Cette pièce tant aimée du public sera donnée sur la scène du M. R. T. français à la salle St-Sulpice, du 15 au 20 février en soirée, et les 17 et 18 février en matinée.

On ne pouvait trouver pièce plus d'actualité que ce chef-d'oeuvre de Rostand. Hâtez-vous de retirer vos billets, à MA. 397, ou chez Edmond Archambault, à MA. 620.

Sport...

AU FORUM

Lundi soir, le Forum a vu se dérouler l'un des spectacles les plus captivants, dans le domaine de la lutte, que les amateurs de ce sport magnifique n'avaient encore vus. Plus de 8,000 spectateurs remplissant les gradins du vaste amphithéâtre ont applaudi avec enthousiasme à la victoire d'Yvon Robert contre Ernie Dusek comme aux différents combats qui ont eu lieu, en préliminaires.

Robert défendait son titre de champion contre Dusek qui, à Philadelphie, l'autre jour, avait remporté sur Yvon une victoire doutueuse.

La foule de plus de 8,000 amateurs qui était venue assister aux débuts locaux de Maurice Tillet, l'«Ange» français, a apparemment oublié Tillet lorsque Robert et Dusek en sont venus aux prises, car ce match a été des plus chaudement disputés et ce n'est qu'à la fin d'un ralliement que Robert a réussi à s'assurer la victoire après avoir concédé la première chute à son adversaire.

L'Ange a fait un début impressionnant à la semi-finale. Quoiqu'il n'ait pas montré qu'il sait lutter, Tillet a su quand même prouver que la force berçolement qu'on lui attribue est réelle, en dissipant de Pat Riley, l'«Ange» américain, en moins de quatre minutes.

Lou Thez a lancé un défi au vainqueur du match Robert-Dusek, avant le début de la finale. Thez, qui a remporté une victoire décisive sur Mayes McLain dans l'une des préliminaires, est devenu fort populaire et, il obtiendra un match de championnat contre Robert la semaine prochaine.

On sait que Thez et Robert se sont rencontrés deux fois il y a environ deux mois, et que chacun de ces combats s'est terminé par un résultat nul. La question de suprématie entre le Hongrois de Saint-Louis et le champion montagnais n'est donc pas encore réglée, ce qui sera probablement fait à la semaine prochaine.

Dusek est brutal

Dusek, comme c'est son habitude, a été des plus brutal. Il a cherché à éliminer Yvon par tous les moyens des débuts des hostilités, mais Yvon a eu le dessus à la longue. Ernie s'est assuré la première chute après avoir malmené Robert pendant 18 minutes.

Dusek s'est attaqué aux reins d'Yvon, après 15 minutes de lutte à peu près égale, et cette tactique a réussi. Quelques coups de genoux au dos, suivis d'une série de coups de poing ont laissé Robert à moitié hors de combat près des câbles. Ce ne fut alors qu'un jeu pour Ernie de le soulever et de le laisser tomber rudement sur le matelas pour ensuite se jeter sur lui et s'assurer la chute.

C'est aussi un écrasement général qui a permis à Robert d'égaliser les chances en 13 minutes au deuxième engagement. Dusek a repris ses tactiques qui lui avaient permis de prendre la première chute, mais cette fois, Yvon a failli moins rapidement qu'Ernie le croyait, et lorsque Dusek s'est approché pour le soulever, Yvon qui était étendu sur le plancher, lui a porté un coup

de savate en pleine figure. Ce coup a étourdi Dusek, et Yvon l'a fait suivre de trois ou quatre coups d'avant-bras, puis un écrasement général à égalité des coups de matras. La clef d'avant-bras japonaise, qui est la fave favorite de Robert et son meilleur atout, a permis à Yvon de s'assurer la victoire en peu de temps à la reprise des hostilités. Dusek, qui avait tenté de continuer à lutter après avoir perdu la deuxième chute, a repris ses tactiques déloyales mais Yvon l'a mal reçu. Après avoir échangé des coups d'avant-bras et des savates avec son adversaire, Robert a pris Dusek par surprise en lui appliquant la clef de bras. Tillet est ensuite fait tourner Dusek trois ou quatre fois et il lui a rivé les épaules au matelas. Ernie n'était pas tout à fait revenu de sa surprise lorsqu'il est relevé, et il a voulu protester, mais il a vite constaté que toute protestation serait vaine et il a regagné ses quartiers la tête basse.

Victoire rapide de l'«Ange»

L'Ange ne parait pas fort au courant des trucs de la lutte, s'il faut en juger par son match contre Pat Riley. Tillet s'est lancé à l'attaque dès le début des hostilités, mais n'a pu trouver mieux que de Rickey Tillet à finalement réussi à rejoindre Riley, et il a appliqué une ceinture arrière, qui, dit-on est sa fave favorite. Cette prise doit être fort efficace, car les genoux de Riley ont été pliés sous l'étreinte et il a vite concédé la chute.

La foule a paru quelque peu déçagée par le peu de durée du combat, mais il faut avouer que Riley, qui concédait environ 40 livres à son rival, n'était pas de taille à rivaliser avec l'Ange.

Thez a remporté une victoire décisive sur McLain, qui n'est pourtant pas une proie facile pour qui que se soit. Après plusieurs minutes de lutte mouvementée, McLain a failli s'assurer la chute grâce à une série de coups de belier, mais Thez a interrompu son attaque d'un «drop-kick», et puis il a eu le dessus pendant le reste du match.

Après environ 12 minutes, Thez a appliqué une prise de tête, et McLain, voulant se dégager, l'a lancé sur les câbles, mais Thez s'est servi de câbles pour prendre un élan qui l'a envoyé avec rapidité sur McLain, qui est tombé à la renverse, avec Lou par-dessus lui.

Carl Pojelto et Marvin Westenberg ont annulé au match l'ouverture. Pojelto concédait 20 livres à son rival, mais cela ne l'a pas empêché de bien tenir son bout contre Westenberg, grâce à sa grande connaissance de la lutte.

Pojelto s'est servi de toutes sortes de moyens, tous plus rusés les uns que les autres, pour se tirer d'embarras chaque fois que Westenberg a appliqué une prise, et c'est en se tenant ainsi sur la défensive qu'il a réussi à repousser les assauts de Westenberg pendant 30 minutes.

Voici les sommaires:

Yvon Robert, 235 Montréal, bat Ernie Dusek, 230, deux chutes de trois (Dusek 18,00, Robert, 13,32, 6,08 minutes).

Maurice l'«Ange» Tillet, 267, bat Pat Riley, 225, une chute, 3,57 minutes.

Lou Thez, 230, bat Mayes McLain, 245, une chute, 13,38 minutes.

Carl Pojelto, 211, et Marvin Westenberg, 232, annulent, 30 minutes.

Prises de vues en montagne

Certaines prises de vues du film «SIDI BRAHIM» ont été dirigées à plus de 10,000 pieds d'altitude et en pleine nuit. Il fallait monter à dos de mulets les génératrices et les matériels des groupes électrogènes. Or, Colette Darleuil qui, dans le film, personnifie une espionne, fut en ski à travers les neiges, pendant que torches en mains, partaient à sa recherche des colonnes de chasseurs alpins. Le célèbre guide, Emile Portier, participait à toutes ces scènes qui furent tournées aux environs de Chambéry, dans les Alpes.

L'expansion de Montréal

(Suite de la page 4)

Cette scène, minutieusement et magistralement réglée, ne fut tournée qu'une fois, mais un simple détail en dit long sur son réalisme: deux des protagonistes dirent garder la chambre le lendemain. Anderson avec une côte luxée, Robert Ozanne, avec un genou bariolé. Quant à Argus, un mal de tête tenace l'éloigna du studio pendant 48 heures.

Une belle bagarre

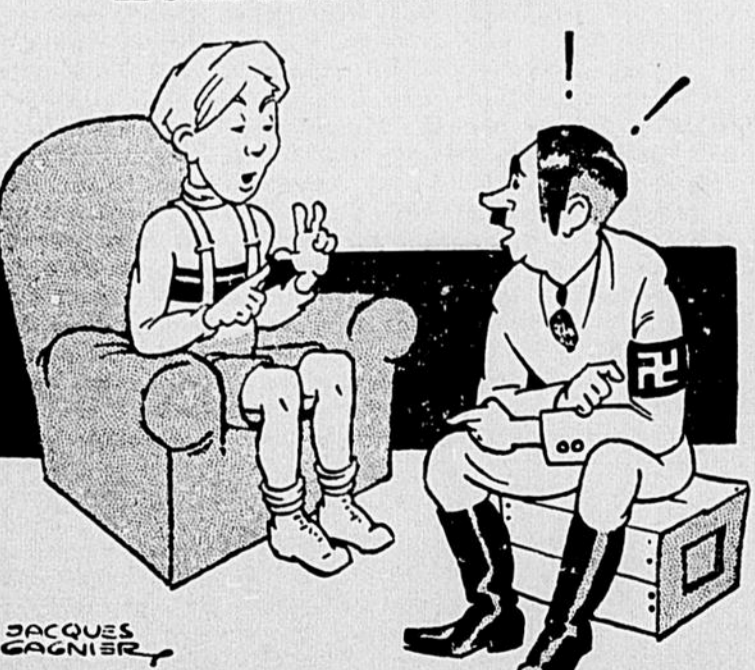
Il y a dans le film «LA DAME DE COEUR» une belle bagarre. Elle se déroule dans un bar mexicain et met aux prises quelques mauvais garçons, dirigés par André, Robert Ozanne et Argus, un colosse de six pieds de haut.

La discussion commence gentiment, puis brutalement, sous les regards effrayés de Giselle Prévile — qui au cours de l'action, écope d'une gifle magistrale — la lutte s'engage. Des chaises et des bouteilles volent dans l'espace, des tables s'écrasent avec fracas, des gaces tombent en morceaux; André descend les vingt-cinq marches d'un escalier, vingt-quatre bouteilles de

champagne vient se briser sur le crâne d'Argus.

Et, en terminant, la compagnie exprime l'espoir que Montréal continuera de grandir.

LE SORT DU MONDE EST DECIDE!



HITLER a enfin trouvé son maître. L'univers peut respirer à l'aise. En trois points, Fridolin a prouvé au Führer qu'une histoire d'amour est cent fois plus compliquée que tous les bécots du monde. On rapporte que le futur ex-dictateur de l'Allemagne a supplié Fridolin de continuer à l'instruire. Notre inimitable «faisceau de sance» a carrément refusé. La préparation de Fridolins 40 prendra tout son temps d'ici l'ouverture le 4 février au Monument National. On peut retirer d'excellente billets à la Pharmacie Sarrasin & Choquette, Plateau 9626 jusqu'à samedi. Dès samedi le 3 février, en s'adressant

Un vilain souvenir — les fleurs de lis

LACHINE A CONFiance EN L'HONORABLE T-D BOUCHARD

Pour résoudre le problème du chômage, après le bluff de M. Carignan. — Celui-ci serait candidat aux élections du 26 mars.

(Correspondance spéciale à « L'Autorité »)
Lachine, 3. — A en juger par la courageuse déclaration faite ces jours derniers par l'hon. T. D. Bouchard, ministre de la Voirie provinciale, celui-ci ne craint pas de s'attaquer résolument au problème du chômage par des travaux commencés dès ce printemps. Et comme on sait que l'hon. M. Bouchard est un homme d'action, qu'il a pour principe de remplir jusqu'au bout ses promesses, ceci nous change de l'ex-ministre, Anatole Carignan, dont la coutume fut toujours de prononcer de longs discours sans jamais rien faire.

La rumeur n'en circule pas moins que le même M. Carignan serait le candidat du parti tory contre M. Elphège Marier, député libéral sortant, aux élections fédérales du 26 mars prochain. M. Carignan déclarait peu de jours après sa défaite et la perte de son dépôt, le 25 octobre dernier, qu'il se retirait pour tout de bon de la politique et, comme preuve de cette décision, il abandonnait la mairie de Lachine, qu'il n'aurait pu conserver du reste.

Or M. Carignan qui n'en est pas à sa première volte-face, espérait refaire sa fortune politique en posant sa candidature dans le domaine fédéral, sans tenir compte des droits acquis du notaire Georges P. Laurin, maire de Ville Saint-Laurent et ancien député de Jacques-Cartier à Ottawa. Reste à savoir si M. Laurin se laissera ainsi jeter par-dessus bord. De toute façon, M. Elphège Marier est assuré de sa réélection par une énorme majorité. Les électeurs tiendront sûrement compte du fait qu'il n'a siégé que quatre heures à la dernière session et voudront lui offrir la chance de s'affirmer davantage.

« CLUB PROGRESSIF »

« Pour le progrès de Lachine », voilà le mot d'ordre d'un nouveau club progressif qui vient de s'organiser dans notre ville. Les noms des directeurs sont encore secrets, mais ils seront bientôt connus du public dès que la liste en aura été complétée. Pour le moment, ce club reste indépendant de toutes les factions politiques, et il appuiera le maire Edgar Leduc, les députés Marier et Kirkland aussi longtemps que ceux-ci n'auront pas démerité de la confiance du peuple.

Sa première préoccupation se tournera vers le domaine municipal. Il est opposé, bien entendu, à toute taxe de vente. Il préconisera une plus stricte économie afin d'équilibrer le budget. Tout comme à Montréal, et dans la plupart des municipalités de la province, il semble que le fonctionnarisme est un ver rongeur aux flancs des contribuables. Les trop nombreuses et trop volumineuses contributions à diverses œuvres soi-disant de charité et autres seront aussi soumises à une étude spéciale. Bref, qu'on attende à l'oeuvre le « club progressif » de Lachine.

H. A. R.

Une convention réussie

Samedi dernier, dans la vaste salle Bonsecours, à Montréal, avait lieu la convention annuelle des vendeurs des produits Paula. Cette importante compagnie est bien connue à travers toute la province et dans les autres provinces de la Confédération. Elle est dirigée et administrée par son fondateur, M. Germain Laurin, l'un de nos hommes d'affaires en vue de Montréal.

Plus de cinq cents vendeurs et représentants de la maison se pressaient dans la salle Bonsecours, pour assister à cette convention, entendre les conseils donnés par leur patron, M. Laurin, et jouir d'une charmante fête sociale. Un grand nombre de dames assistaient à la réunion et madame Laurin avait bien voulu honorer de sa présence cette brillante réunion.

Après le discours du président, M. Laurin, et la mise à l'enchère d'une quantité de jolis cadeaux accordés aux vendeurs contre paiement d'un argent fixe, résultat de leurs succès durant l'année, il y eut chant, danse, musique et un succulent goûter, arrosé de boissons généreuses fut servi aux invités. Les deux charmantes fillettes de M. et madame Laurin exécutèrent quelques danses avec accompagnement au piano.

Nous avons remarqué la présence de trois jumelles, mesdemoiselles Marchand, qui tiennent un salon de coiffure au numéro 5974 Hochelaga. Mlles Mina, Rose et Marcelle Marchand ont attiré l'attention des hôtes de la maison Paula par leur gaieté et leur bon entrain.

On se sépara à une heure avancée de la nuit, emportant de cette joyeuse et magnifique convention le meilleur des souvenirs. Nous félicitons M. Laurin et les officiers de sa maison pour la splendide succès qu'ils ont remporté et la marche toujours ascendante de leurs affaires, malgré la crise et les temps difficiles que nous traversons.

Les Canadiens de Naissance et l'autonomie du pays

Une résolution qu'on envoya à M. Duplessis, à cet effet, en 1937, resta sans réponse. NOMINATIONS

Une résolution qui avait été envoyée à l'hon. Maurice Duplessis, en 1937, sur l'importante question de l'autonomie a été adoptée de nouveau, mercredi soir, par l'association des Canadiens de Naissance, dans la même phraséologie. Me Saluste Lavoy, président de la réunion générale de l'association, qui avait lieu à l'hôtel Pennsylvania, proposa lui-même la réadoption, en laissant entendre que M. Duplessis ne s'en était pas occupé. « Ayez soin, demanda-t-il au secrétaire de changer le nom de M. Duplessis pour celui de M. Godbout ».

Cette résolution prie le premier ministre du Québec de prendre l'initiative d'un mouvement d'autonomie, en réunissant à Québec les premiers ministres des autres provinces. La vente récente des remorqueurs canadiens « Bonsecours » et « Bon Voyage » à l'Armory Trading a soulevé hier soir, au cours de la même assemblée, une tempête de protestations. L'auteur d'une motion qui sera envoyée à Ottawa à cet effet, M. Prieur, estime que ces navires constituent du matériel de guerre, et qu'une maison de Montréal ne doit pas avoir le droit de vendre aux Russes, envahisseurs de la Finlande. M. Prieur n'a pas révélé la date de cette transaction. « Profitez ensuite contre les propos que tint récemment lord Marley à Ottawa, sur l'angoissant problème des réfugiés politiques, M. Prieur suppose que cet hôte de Rideau-Hall est un imposteur. « Ce nom de lord Marley n'est qu'un alias, précisa-t-il, et recouvre un autre nom qui se termine en y, pro-

M. RENE MORIN A RADIO-CANADA

(Suite de la 1ère page)

me à la direction d'un service public essentiel, M. René Morin, de Montréal, qui devient le président de la Société Radio-Canada. Notre distingué compatriote succède à M. Brockington, de Winnipeg, qui avait résigné ses fonctions depuis plusieurs mois.

Le nouveau titulaire apporte, à l'exercice de ses nouvelles fonctions, la haute compétence qui a fait le succès de sa carrière; déjà depuis quelques années il s'est initié à tous les secrets d'un des organismes les plus importants du pays, dont il était l'actif vice-président. M. Morin reçoit aujourd'hui le couronnement de son oeuvre. Tous forment des vœux que, sous son effort vigilant, la Société Radio-Canada étende son rayonnement dans une nouvelle voie de progrès.

LE « SOLEIL »



Les traïtrises «duplessistes»

De quelle façon les journalistes de Québec vengent noblement M. J.-L. Boulanger, haut fonctionnaire provincial, d'une ignoble persécution.

JUSTICE IMMANENTE CONTRE LE SADISME

Les journalistes de Québec ont associé récemment l'honorable Adolphe Godbout, premier ministre, et son chef de cabinet, M. J.-L. Boulanger, dans une même manifestation. C'était un honneur signalé à l'égard de M. Boulanger, leur ex-confrère, et une manière très chevaleresque de le venger de l'ignoble traitement à lui infligé par M. Duplessis.

On se rappelle que le Mauricien faisait plutôt figure d'un « gas d'chantiers » à peine dégrossi que d'un avocat se réclamant d'une des plus nobles familles du Canada français. Il avait sa manière à lui de congédier les hauts fonctionnaires de l'ancienne administration libérale. Ceux-ci apprenaient par la lecture des journaux, un beau soir ou un beau matin, ou plutôt un mauvais soir ou un mauvais matin, qu'ils avaient été dégoûtés et remplacés par un nouveau titulaire dont les vertus étaient longuement énumérées. Envers eux, pas un mot de regret, pas un mot de reconnaissance, pas un mot d'apologie, rien. Cette façon d'agir était beaucoup plus traitresse que s'ils eussent été accusés de quelque chose de reprehensible, parce qu'alors ils auraient pu se défendre. Le sadique M. Duplessis, aussi lâche que cruel, voulait les faire passer pour des misérables, sans plus.

Après avoir été sous-ministre de la Voirie, durant de longues années, sous l'honorable J.-L. Perron et sous l'hon. J.-E. Perreault, M. Boulanger, avec de tels états de services à son actif, aurait continué de l'être après les élections du 17 août 1936, sous l'hon. F.-J. Leduc, qui ne demandait pas mieux que d'en faire son collaborateur. Mais M. Duplessis veillait! Donc un mercredi de novembre 1936 — et l'on sait que M. Duplessis faisait du mercredi, son jour de graves décisions, en se plaçant sous l'égide de saint Joseph, qu'il aurait ridiculisé si un aussi grand saint pouvait l'être — le nouveau ministre de la Voirie reçut l'ordre péremptoire d'avoir à se dispenser des services de M. Boulanger.

« Je n'oublierai jamais — raconte un témoin oculaire — la scène pénible qui se déroula dans le bureau de M. Leduc, lorsqu'il annonça à celui qui était devenu son meilleur collaborateur, cette décision inique. Destitué sans raison apparente, sans tenir compte de sa nombreuse famille, renvoyé sans la pension à laquelle ses longs états de services lui donnaient droit, dépourvu des sommes qu'il avait versées à ce fonds, M. Boulanger fit face à l'orage. Il savait d'où lui venait le coup et il ne s'étonnait pas, dès lors, de la cruauté du sort qu'on lui faisait.

« Lorsque la nouvelle de cette destitution se répandit comme une trainée de poudre dans le ministère, un grand nombre d'employés qui avaient appris à aimer leur sous-ministre, se surprirent à essayer furtivement une larme en commentant la nouvelle. « Il partait le matin même, suivis de son chien fidèle, qui est en-

(Suite à la page 3)

L'HOTEL WINDSOR posséd. une atmosphère de distinction très recherchée et est visité par des voyageurs de renom venant de toutes les parties du monde. Il est renommé pour ses chambres modernes et confortables, son excellente cuisine et son service courtis.

Elles ne méritent aucune place sur le drapeau canadien. — Elles rappellent trop Louis XV et sa Pompadour. — Comme quoi nos pères ne versèrent aucune larme sur la cession du Canada à l'Angleterre. — Le mensonge des poètes.

Le nouveau drapeau canadien — c'est peut-être le douzième — que le premier contingent de nos troupes a transporté avec lui en Angleterre, n'a pas recueilli l'approbation, et c'était facile à prévoir, de nos « nationaux ». Ceux-ci n'accepteront jamais l'Union Jack dans cet emblème, mais ils louent fort, par contre, la constellation de feuilles d'érable et de fleurs de lis placée là par son auteur, militaire de langue anglaise domicilié à Ottawa.

Pour notre part, nous ne sommes pas contre l'Union Jack, aussi longtemps que le Canada restera un Dominion britannique. Nous approuvons de même les feuilles d'érable. Seulement, nous nous demandons ce que viennent faire dans ce drapeau les fleurs de lis. Ce reliquat de l'ancienne France n'a rien à faire avec la nouvelle, et c'est même une injure à la République française, alliée de l'Angleterre dans le présent conflit, que d'arborer cet écusson. En ce qui nous regarde particulièrement, Canadiens français, quelle reconnaissance pouvons-nous conserver envers la royauté française, qui nous a lâchement abandonnés en 1763?

Depuis que l'abbé Groulx a accaparé le titre d'historien national, nos anciens historiens semblent avoir été rejetés avec mépris dans la chambre de débarras. Il en est un pourtant, Benjamin Sulte, que les lecteurs à la page auraient profité à consulter. Or Benjamin Sulte va jusqu'à dire que les Canadiens, à partir de la conquête (1763), s'étaient si bien accommodés du régime anglais qu'ils auraient tout probablement refusé le retour du pays à la France s'ils avaient été consultés.

Bien peu de nos gens, en somme, malgré l'opinion commune, retourneraient en France. La noblesse française, qui se composait en majeure partie de gens vivant des faveurs de l'ancien gouvernement, retrouvera les mers et fit bien, car elle ne pouvait faire autre chose, mais la noblesse canadienne resta ici.

UNE LIVRAISON DE BETAIL

D'après les idées française du temps, et de presque toute l'Europe, le peuple appartenait au souverain, qui pouvait en disposer à sa guise. Le patriotisme n'existait pas en 1763. Il est né en 1789 de la Révolution. Lorsque les Canadiens, eurent connaissance du traité de Paris, où ils étaient livrés comme du bétail, sans conditions, alors que le roi de France refusa de racheter quarante millions de francs de sa monnaie de papier que possédaient les habitants, il y a tout lieu de croire que le chagrin de la séparation fut léger.

Il ne faut pas croire avec Crémazie que les Canadiens, voyant le départ des anciens privilégiés, éprouvaient « la douleur de l'enfant qu'on enlève à sa mère », ou encore qu'ils se trouvaient « exilés dans leur propre patrie ». En voyant disparaître une administration arbitraire et insolente, les Canadiens ont dû respirer plus librement.

Si l'on examine ce qui a eu lieu en 1760-1763, on en vient à la conclusion que, « la tête du pays » n'a pas repassé les mers, mais qu'elle est restée à sa place et a été plus tête que jamais, grâce au régime anglais. « Ceux qui sont retournés en France — écrit Benjamin Sulte — n'étaient pas tous en état de communier sans confession. Cadet, Pénissault, Péan, Vergor, Bigot et leurs pareils avaient tant travaillé à ruiner les habitants que l'on fut soulagé en les voyant partir. D'autres, non coupables, si vous voulez, s'en allèrent aussi ne laissant pas de regrets vu qu'ils ne contribuaient pas à développer la colonie, mais vivaient à ses dépens. La déplorable coutume de placer la noblesse à la tête des affaires empêchait le peuple de connaître ce qui se passait en haut lieu. Il payait et tout était dit. »

FOIN DES FLEURS DE LIS!

A partir de 1759-60, jusqu'à 1763, depuis la prise de Québec et de Montréal, jusqu'au traité de Paris qui décida du changement de leur sort, les Canadiens avaient appris du nouveau. D'abord étonnés de subir le gouvernement d'une nation hostile et croyant en toute naïveté que le régime

(Suite à la page 2)

A BATONS ROMPUS

Dans son édition de mardi dernier, la « Gazette » n'est pas tendre à l'adresse de M. King et de son cabinet. Elle accuse le premier ministre d'avoir eu peur des accusations que le parti conservateur aurait portées contre son administration, depuis les débuts de la guerre et lui reproche amèrement la dissolution hâtive des Chambres fédérales. Evidemment, le coup d'Etat du premier ministre ne fait pas l'affaire de ses messieurs de l'Opposition. Ils savent fort bien que le résultat du vote au soir du 26 mars et leur chef, M. Manion, se raccroche à la formation d'un cabinet d'union. On aurait alors beau jeu pour mener la danse des millions et amener la conscription. La « Gazette », toujours la même malgré ses apparences indépendantes, ne peut cacher ses principes impérialistes et tories. Continuera-t-on, à Ottawa comme à Québec, de favoriser ces bons apôtres d'un patronage plantureux au détriment des vrais amis et des défenseurs fervents et dévoués de la politique libérale?

Ottawa vient de nommer six nouveaux sénateurs qui représenteront autant de provinces canadiennes à la Chambre haute. Trois nominations vont à des Canadiens-Français et l'Ouest en compte deux, les honorables MM. Blais et Beaubien. Québec sera représenté par M. Fernand Fafard, un vieux lutteur libéral qui a détenu le mandat du comté de l'Islet vingt-deux années durant. Arpenteur-géomètre, il a exercé sa profession dans presque toutes les régions du Canada et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir effectué les premiers arpentages de l'Abitibi. Nous le félicitons bien sincèrement et nous espérons qu'il continuera à diriger les forces libérales, dans le district de Québec, au cours de la campagne qui vient de s'ouvrir. Il restait six vacants à remplir pour le Québec. On mentionne bien des noms. Il est certain que M. King profitera de ses nominations à faire jouer un remaniement de son cabinet et le nom de M. Thomas Vien, député d'Outremont, est sur toutes les lèvres pour assumer la succession du regretté Fernand Kirfret, comme secrétaire d'Etat. Ce serait une heureuse nomination.

L'illustration Nouvelle, en voie de réorganisation financière, déclare, au lendemain de la dissolution des Chambres fédérales, que l'honorable M. Mackenzie King a commis une lâcheté. Rien que cela! Parce que M. King, à l'expiration du terme de son mandat demandé et obtient la dissolution du Parlement, parce qu'il juge équitable de venir devant le peuple lui demander quels seront les gouvernants qui vont diriger les destinées du pays durant la présente guerre, conscient que c'est le peuple tout d'abord qui doit être consulté et non pas, en formant un cabinet d'union, les tenants de l'impérialisme et de la haute finance. M. King accomplit un acte de « basse politique et de lâcheté », comme écrit la petite feuille rose-mananne. Nous réagissons et nous nous élevons contre l'opposition de venir prêter leur politique impérialisante devant le peuple canadien qui veut la coopération du Canada dans la présente guerre, librement et dans la mesure de ses forces. Ils savent fort bien quel sort les attend. Mais le parti libéral, se plaçant toujours au-dessus des mesquins de parti, suit en cela les données d'une politique de respect des droits du peuple et du véritable parlementarisme. Le 26 mars prochain, il est facile de pronostiquer quel sera le résultat du vote et jamais victoire plus complète n'aura été remportée par M. King et son gouvernement.

Les informations que nous fournis la presse quotidienne sont à l'effet que le Sénat américain accepterait, le traité sur la canalisation du St-Laurent et que ce traité serait soumis aux Chambres canadiennes après les élections du 26 mars, lorsque les députés élus s'assembleraient à Ottawa, vers la fin d'avril. Nous l'avons déjà écrit, c'est un projet d'une immense envergure et il n'est pas certain que Québec entre dans le mouvement. Montréal semble radicalement opposé à l'exécution de cette entreprise qui, dit-on, priverait notre port d'un trafic considérable. La chose n'est pas prouvée, mais les adversaires du projet se font fort de prouver leurs avancées et de justifier pleinement leurs craintes. Où en sont rendues les négociations et quelles décisions ont pris les experts? Personne ne peut le dire, mais on est d'opinion, à Ottawa, que le projet a fait d'énormes progrès. Il est évident qu'aucune décision sera prise avant que les faits soient soumis aux autorités compétentes et que les représentants du peuple aient eu tout le temps et tous les renseignements nécessaires avant de porter leur jugement sur cette importante question.

E. F.

Le renégat Florimond Bonte

L'expansion de Montréal

Aujourd'hui, le deuxième plus grand centre de population urbaine dans l'Empire Britannique. — Appel de la M.L.H. & P. Cons.

En adressant à ses actionnaires son 94ème dividende trimestriel la Montreal Light, Heat & Power Cons. a émis à leur intention, selon son habitude, un bulletin où elle traite des problèmes économiques les plus importants de l'heure.

Elle demande à tous et chacun d'unir leurs forces pour amener de nouvelles industries dans la région métropolitaine. La compagnie, qui n'a pas tardé à reconnaître l'importance du développement commercial dans le territoire qu'elle dessert, a créé des établissements qui n'ont pas peu contribué à faire de Montréal le deuxième plus grand centre de population urbaine dans l'Empire Britannique.

Et le bulletin continue: « Le bureau industriel de la compagnie est toujours à l'affût de nouvelles industries susceptibles de développer la région et de créer de nouveaux débouchés pour les services de gaz et d'électricité.

« A titre de co-propriétaires de la compagnie et de citoyens de la métropole, ce qui est le cas pour la majorité d'entre vous, vous pouvez être assurés qu'en aidant la direction à trouver de nouvelles industries et en les persuadant de s'établir chez nous, vous vous aidez vous-mêmes.

« Une nouvelle industrie, c'est l'embauchage de nouveaux employés et la construction de nouvelles maisons. C'est pour votre compagnie un abonné aux services de gaz et d'électricité qui groupe autour de lui tout un contingent d'abonnés domiciliaires. C'est une nouvelle maison qui vend ses produits à l'extérieur comme sur le marché local, amenant ainsi dans la région de l'argent nouveau qui s'y distribue en salaires, en impôts ou autrement. Et de cette distribution tout le monde profite, en définitive.

Montréal a des avantages exceptionnels à offrir à une industrie nouvelle. Le développement déjà atteint par la métropole lui confère, entre autres, un avantage marquant, car dans la région métropolitaine habite une septième de toute la population du Canada. C'est déjà là un important marché domestique. Il y a plus. Sa situation géographique fait de Montréal le centre du transport trans-canadien et étranger et lui assure des facilités de distribution et des communications à nulle autre pareilles. Terminus de transport océanique, Montréal est en effet le plus grand port de mer intérieur au monde et est accessible à l'ouest du pays aussi bien par eau que par rail.

Grâce à cette situation géographique avantageuse, le manufacturier a pour ainsi dire à la portée de la main toute la matière première dont il a besoin. C'est à Montréal, en effet, que le Canada s'approvisionne des principales matières brutes ou ouvrées et qu'on trouve les grandes maisons d'approvisionnement et d'outillage. Montréal offre aussi des avantages au point de vue de la main-d'oeuvre, facteur de plus en plus important, car on y trouve des ouvriers spécialisés ou non en nombre requis et la métropole jouit parmi les autres centres industriels de l'Amérique d'une réputation enviable pour ce qui est des relations entre employés et employeurs.

Autre avantage, et non des moindres, c'est que Montréal est (Suite à la page 3)

FRIDOLIN



Vous avez reconnu la bienfaisante et notre excellent Fridolin? Il ne faut pas manquer de venir l'applaudir, au Monument National, à partir du 4 février courant. On nous promet du rire, de la joie, de la gaieté. N'y manquez pas!

Triple, ou quadruple, ou quintuple renégat. On ne compte plus... Ne l'est-il pas vis-à-vis de son clan, de son milieu et de ses premiers maîtres? Ne l'est-il pas vis-à-vis de ses compagnons d'armes et de ses frères d'exil? Mais à quoi bon détailler... Ne l'est-il pas vis-à-vis de tout et de tous? — Un « frère » raté, mais un faux frère réussi.

Celui-là, c'est un drôle!... Dans le genre faux frère, on ne fait pas mieux. Mais il faillit être frère tout court, avec espadrilles et tonsure... Cet ennemi des patrons fut élevé sous le signe des patronages. Il chanta des cantiques et des psaumes. Il servit la messe. Encore un peu, et il entrerait dans les ordres...

Finalement, il préféra le désordre et se donna au gâchis... N'empêche qu'une chose est à retenir: savoir qu'il débuta, dans la vie, avec tous les atouts d'une instruction secondaire et que ce n'est assurément pas « la faute à la société », comme il dit, s'il en perdit certains bénéfices... Ouvrier? Prolétaire? Non: petit bourgeois. Elève des prêtres, et s'arrêta aux portes du Séminaire, mais devint employé de commerce dans d'excellentes conditions et recueillit les avantages de sa formation au cours de la guerre de 1914, qu'il fit en qualité d'officier — bien que ses biographies communistes omettent de le mentionner — et non de soldat.

Et quel officier!... Le type en est heureusement fort rare dans les rangs de l'armée française, aussi rare, exactement, que les Marty et les Bonte... « Le type du militaire arriviste, écrivait, en 1937, l'un de nos confrères, « service et jugulaire » au dernier degré, avide de galon, anxieux de parvenir et capable, pour se couvrir, de vouer à Biribi ses compagnons d'enfance... »

Pour se couvrir? Même pas. Pour rien. Pour le plaisir... Ne sait-on pas que ce fut lui, Florimond Bonte, qui fut à l'origine des calomnies répandues contre son compatriote Salengro, calomnies dont celui-ci devait mourir? Bonte, prisonnier lui-même, était théoriquement mieux placé que quiconque pour apprécier les qualités morales dont avait fait preuve le maire de Lille en résistant aux Boches et en fomentant, dans leurs usines, les troubles qui lui valurent la déportation. Mais théoriquement... En fait, il a là un système de valeurs qui lui est absolument fermé et absolument étranger. Etranger au point que le confrère que nous citons tout à l'heure a pu écrire: « Prisonnier, nous ne trouvons, de sa part, nul geste noble. Dans le camp, grâce à son grade, il est le fourrier défectueux qui ne voit pas encore devenus pour lui des « camarades » tout court. Loin de là. Bien vu des Allemands, il est avec eux dans les meilleurs termes. Nous ne jurions pas que cette amitié n'a pas coûté quelques mois de cellule à quelques pauvres bougres, ni qu'un léger supplément de confort n'a pas été pour Florimond Bonte, au moyen de menues dénonciations. Mais ces vilénies ne laissent pas de traces: il était bien avec les gardes-chiourmes, voilà tout ce qu'on sait... Tirez-en vos propres déductions... »

« Il lui fallut pourtant revenir d'Allemagne, comme tout le monde. Malgré les avances qu'il fit aux gens qui, là-bas, s'emparaient, au prix d'une révolution, de la queue de la poêle et de l'assiette au beurre, on lui donna à entendre que sa présence devenait inutile, dès l'instant qu'il n'y avait plus de compatriotes à espionner et à expédier en Silésie... »

Et c'est alors, de retour en France, que notre raté s'agit de plus en plus, se donne aux gauches par dépit et boucle la boucle de la trahison... Renégat — utilisons ce mot, puisque le mode en persiste chez les rouges — il le devient ainsi pour la quatrième ou la cinquième fois. On ne compte plus... Ne l'est-il pas vis-à-vis de son clan, de son milieu et de ses premiers maîtres? Ne l'est-il pas vis-à-vis de ses compagnons d'armes et de ses frères d'exil? Mais à quoi bon détailler... Ne l'est-il pas vis-à-vis de tout et de tous?...

Résumons: Un frère raté. Mais un faux frère réussi.

LE FURET.

LE PRET AGRICOLE VA ETRE ADMINISTRE AVEC ECONOMIE

Plus de ces émoluments grassouilletés à des gens qui s'en servaient pour des fins politiques plus ou moins avouables. — L'heure des réformes véritables a sonné.

A Québec, c'est l'intention du gouvernement de continuer le Prêt Agricole et de l'orienter vers une administration dépourvue de toute partialité. M. Godbout vient d'appeler à la tête de la Commission, pour remplacer le notaire Poirier, M. Antonio Grenier, ancien sous-ministre de l'Agriculture, fort au courant des besoins de la classe agricole. Des réformes importantes devront être faites dans la gestion de la commission comme des économies nombreuses pourront être apportées. Soulignons, entre autres, les émoluments payés aux notaires réviseurs des prêts dans chaque comté. C'est là une charge inutile et assez onéreuse. Le certificat fourni par les régistrateurs (lesquels, entre parenthèse, n'ont jamais été rétribués pour cette lourde besogne et qui attendent encore que justice leur soit rendue), est suffisant pour bien éclairer la commission sur la situation financière de l'emprunteur et la récession faite par le bureau du Prêt Agricole protégé amplement la commission. Il y avait également, à l'Office du Prêt Agricole, une pléiade d'employés dont les services n'étaient guère nécessaires. Autant d'argent qui pourrait être épargné à la province. Nous savons que M. Grenier sera l'homme voulu pour mettre ordre à toutes ces affaires et imprimer à l'administration la direction qui lui convient.

VERS LE TRIOMPHE LIBERAL

(Suite de la 1ère page)

M. Manion ne voit pas d'autre issue qu'un gouvernement d'union, sans nous indiquer quels seront les hommes qui en feront partie, conservateurs, créditistes, C. C. F. ou U. F. O. C'est encore l'éternel camouflage pour escamoter le pouvoir et voler l'élection.

Mais le peuple aura les yeux ouverts, cette fois-ci, et il ne se laissera pas bernier. Nous verrons, au soir du 26 mars, le triomphe de la saine démocratie et d'un libéralisme dont la seule devise est le progrès du Canada dans l'ordre, la justice et le respect des droits acquis.

E. F.